

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      *Pagination continue.*

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

**ABONNEMENTS :**

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14<sup>ME</sup> ANNÉE, No 728.—SAMEDI, 16 AVRIL 1898

**BERTHAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

**ANNONCES :**

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cent  
Tarif spécial pour annonces à long terme

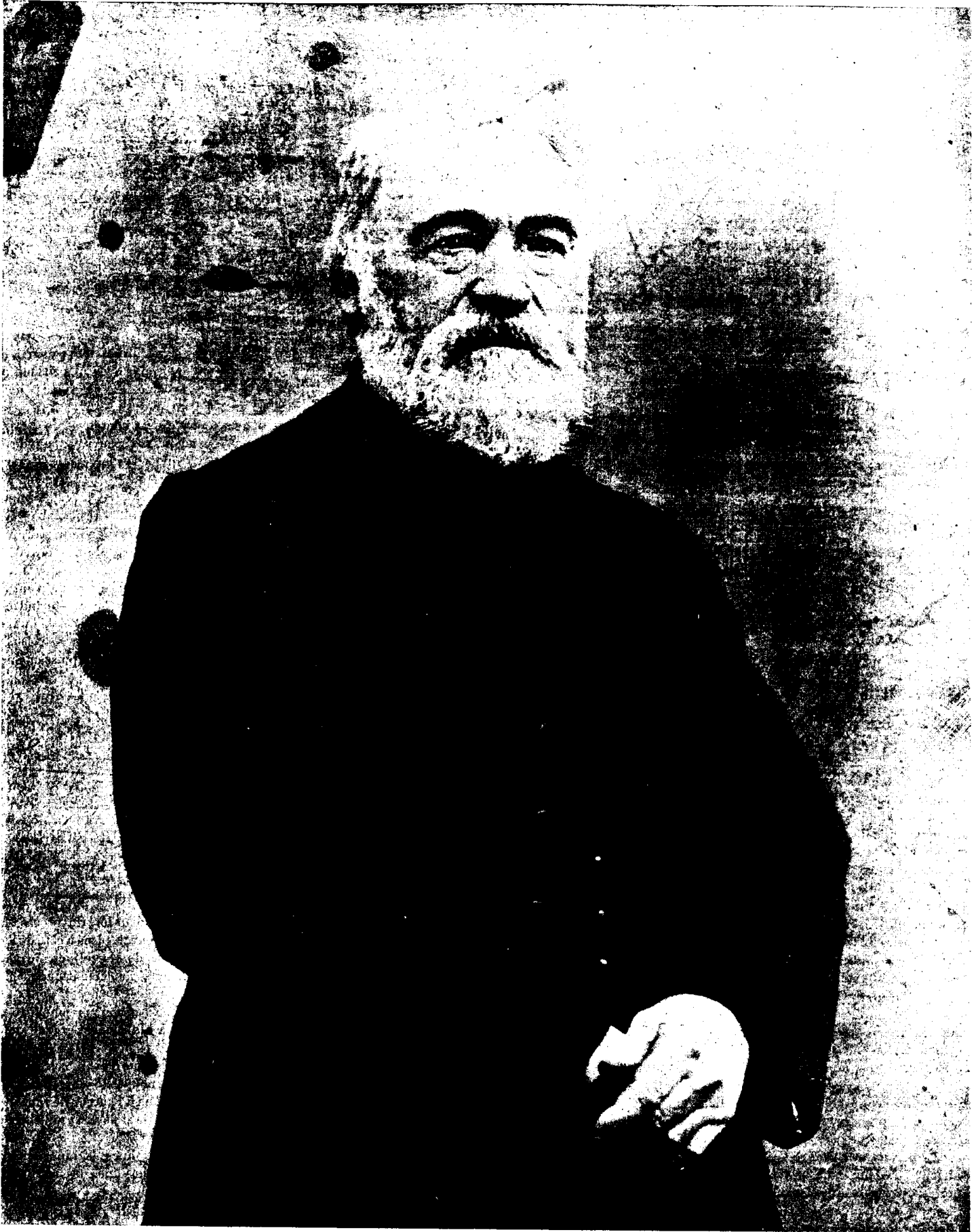


Photo Laprés & Lavergne, 360, rue Saint-Denis.

**LE REVEREND M. L'ABBE AMEDEE THERIEN.**—Aumônier de la Réforme à Montréal

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 16 AVRIL 1898

## SOMMAIRE

**TEXTE.**—Les enfants perdus, par F. Picard.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Heures de silence, par Verveine.—Les lions dans la fosse.—Le renard et le boeuf, par H. Dottin.—Poésie : Amor, par H. Demers.—Nouvelle acadienne historique, par F. Picard.—Gazouillis, par Fauvette.—Duel Cavalotti-Macola.—Poésie : Les voix célestes, par J.-N. Legault.—Nouvelle : Les cloches de Pâques, par Louis Fréchette.—Nouvelle canadienne, par A. Lozeau.—Poésie : Transfiguration (avec gravure), par C. Cadart.—Conseils sur la charité.—Poésie : Sonnet au printemps, par J. Archambault.—Petite poste en famille.—La Canitie.—Renseignements divers.—L'art culinaire.—Théâtres.—Jeux et amusements.—Devinette.—Feuilleton.—Choses et autres.—Les échecs.—Nouvelles à la main.

**GRAVURES.**—Portrait du Révd M. l'abbé Amédée Thérien, aumônier de la Réforme à Montréal.—Le lieutenant Winslow.—Un duel mortel en Italie : Le duel Cavalotti-Macola.—La fosse aux lions.—Pas de chance.—Gravure du feuilleton.—Devinette.—Problème de dominos.

## A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## LES ENFANTS PERDUS

Les avez-vous remarquées, ces tristes épaves rejetées par les flots ; les avez-vous vus, ces enfants en guenilles, aux souliers éculés—quand ils en ont,—traversant les rues de la ville d'un air de tristesse navrant qui ferait pleurer si l'on était moins égoïstes ?

Vous me demandez quand ; vous voulez savoir quel naufrage les a jetés à la côte... Mais vous êtes donc devenus si insensibles, que le chagrin d'un enfant ne vous émeuve plus ?

Qui donc va sentir son cœur tressaillir à la vue de ces malheurs, de ces misères sans nom ? Qui donc s'inquiètera de tarir ces larmes enfantines, et qui, à ces pauvres orphelins—eussent-ils encore leur père et leur mère, je vous dis qu'ils sont orphelins !—qui va leur rappeler les caresses d'une mère, les douces paroles d'un père aimant ?

Il y a VINGT-CINQ ANS, un vénérable Vieillard lui avait dit :

« Allez, mon fils, avec la bénédiction de celui qui est votre père, allez prendre soin d'enfants que personne ne soigne plus, que personne ne veut plus soigner, et—mon cœur saigne à le dire—que personne ne veut plus aimer ! Le doux Sauveur avait dit : Laissez venir à moi les petits enfants. Comme Lui, vous appellerez à vous ces pauvres abandonnés, vous les aimerez. Est-il rien de plus beau que d'aimer les autres, les enfants surtout, mais surtout les enfants que personne n'aime ? »

Se souvenant que Jésus a dit : « Je vous donne un

commandement nouveau : que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés ; » se souvenant aussi que le grand commandement de la loi : « Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, » est suivi immédiatement du second, *semblable au premier*, dit Notre-Seigneur : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même, » cet homme envoyé par le saint Vieillard ne se donna dès lors ni trêve, ni répit.

Depuis un quart de siècle, il verse des trésors de tendresse à ces pauvres épaves dont nous parlions tout à l'heure : épaves ballottées, puis rejetées par la mer du monde, autrement terrible que l'océan dans ces fureurs et malgré son immensité.

Si je pouvais faire rendre à ma plume les sentiments qui m'oppressent, mais qui m'oppressent de douce émotion quand je me le rappelle au milieu de ces malheureux ; si je pouvais dépeindre, par la plume, la joie, le bonheur que je lis dans ces regards fixés sur lui, dans ces paroles de chaude affection qui partent à son adresse de tous les coins des cours, des salles, des corridors ; si seulement je pouvais rendre, sur ce papier insensible, toute la charité qui déborde de son cœur quand il leur dit ces simples mots : « Mes enfants !... » durs autant que vous le puissiez être, je vous ferais pleurer !

Avez-vous jamais éprouvé ce suprême déchirement de l'âme, de vous trouver au lit d'agonie d'un père aimé comme tout enfant doit aimer celui qui tient la place de Dieu auprès de soi : déchirement de l'âme, brisement du cœur, anéantissement de la vie, voilà ce que ressent l'enfant aimant devant les derniers instants d'un père !

L'épreuve est plus forte encore pour les enfants dont nous parlons.

Mais supposez que ce père, tantôt à l'agonie, revienne tout à coup à la santé, quels délires, quels sanglots de bonheur, quelle folie de joie et d'actions de grâces au ciel !

C'est ce qu'il a fait éprouver à ces enfants, notre héros, c'est ce qu'il leur fait éprouver chaque jour, depuis vingt-cinq ans !

O vénérable prêtre, ô saint ministre d'un Dieu qui n'est qu'amour, comment pourrais-je parler de votre charité ?

Je la connais, cependant : depuis longues années, n'en suis-je pas moi-même l'objet ?

Mais je vous avouerai une singulière manière d'être chez moi : j'aimais tellement mes parents ; j'aimais avec tant de force le Saint Père, que, devant eux, je restais sans voix, ma gorge se contractait au point que je ne pouvais articuler un son, j'étouffais !

C'était de bonheur....

Ainsi en est-il à votre égard ; je voudrais crier combien grande est ma filiale et respectueuse affection : je reste sans voix....

Ces enfants auxquels il prodigue tout son cœur, tout son temps, tous ses revenus (ceci, je le sais ; personne ne peut me contredire !), ces pauvres petits que je disais orphelins, parce que plus personne ne les aime, pas même leurs parents, ce sont les enfants de la Réforme.

Et ce prêtre dont la science est si vaste qu'on en est confondu, mais dont la modestie le fait passer inaperçu dans la ville de Montréal qu'il domine de toute la hauteur de sa taille, de son génie d'apôtre, c'est celui que l'on a si bien, parmi les pauvres et les humbles, appelé le dom Bosco de Montréal ; c'est le Vénéré Monsieur l'Abbé Amédée Thérien, aumônier de la Maison de Réforme de cette ville auquel cette Institution veut donner une grande fête le 12 de ce mois : Mgr Bruchési y assistera, sans doute.

Saint Augustin ne peut se séparer de sa mère : quand on le cite, on évoque la douce vision de sainte Monique.

L'illustre cardinal Pie, évêque de Poitiers, entourait des soins les plus touchants sa mère, qu'il présentait à Gambetta, à Thiers, aux membres du gouvernement de France comme son conseil ; les Salésiens honorent d'un culte presque égal la vénérable Marguerite Bosco, à celui de dom Bosco.

De même, je ne puis vous parler de la charité extra-humaine de Monsieur l'abbé A. Thérien sans associer

au même éloge sa respectable mère âgée bientôt de quatre-vingts ans.

Quand on va dans cette maison bénie où l'on ne respire que bonheur, on dit tout simplement : « Je vais à la maison du Bon Dieu ! »

Le vénérable Vieillard qui avait envoyé M. l'abbé Thérien, c'était le saint évêque Mgr Bourget.

Se joignant à tous ceux qui aiment M. l'abbé Thérien, MM. Laprés et Lavergne, nos artistes-photographes si connus, résolurent d'en fixer les traits pour durer ; nos lecteurs auront vu cette superbe photographie en première page de ce numéro.]

Je ne voudrais, certes, pas essayer de faire l'éloge de ce prêtre selon le cœur de Dieu : je sens ma complète impuissance à traiter un sujet aussi élevé pour moi—et d'autre part, je sais qu'il ne veut pas qu'on s'occupe de lui. Qu'il s'occupe de tous ceux qui souffrent : il dit que c'est son devoir. Qu'on cherche à lui montrer de la reconnaissance : il en est si étonné, que cela le met mal à l'aise. Si cependant je pouvais lui témoigner rien qu'un peu la mienne, oh ! que je serais heureux, combien je remerciais le Bon Dieu !

Dans mes peines, dans mes découragements, dans mes révoltes contre les mauvais traitements des hommes, depuis des années il me relève, m'apaise, me console.

Je vous entends : un bon mot, cela ne coûte pas cher !

Restez confondus !

Depuis longues, longues années, sans jamais un mot de reproche, une seule allusion, il m'a nourri, hébergé : il savait que je ne pouvais payer ni pension, ni chambre, ni me vêtir, avec ce que je gagnais quoique travaillant nuit et jour.

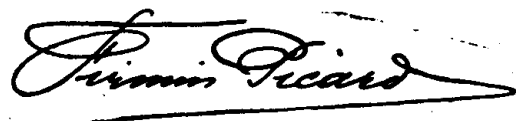
Je n'ai aucun titre à ces bontés.

Il avait cependant ses pauvres : je vous dirai—mais ne veux pas que vous le répétiez—que les premiers jours du mois, tout son traitement de fin de mois est déjà épuisé en charités !...

Il a dépensé une fortune respectable, à vouloir créer une colonie pour les enfants sortant de la Réforme : j'ai dit cela dans le numéro 656 du 28 novembre 1896, dans notre MONDE ILLUSTRÉ, et comme alors j'ajoute : Il fit cela seul, n'eut l'aide de personne ni d'aucun gouvernement—quand c'était la plus belle solution de la question sociale qu'il donnait là !—

Que le Bon Dieu le garde ! Et puissions-nous—ou d'autres— assister à ses noces d'or !

Ad Multos Annos !



## CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 17 mars 1898.

GYP

Il y a plusieurs jours déjà, lors du procès Zola à la Cour d'Assises, je me trouvais placé à côté de l'écrivain Gyp, (Mme la comtesse de Martel), et, je vais vous raconter, ses paroles aussi fidèlement que ma mémoire me le permettra.

Nous causions d'abord sans nous connaître, quand Mme Séverine, venue pour saluer sa grande amie, nous présenta aimablement.

Très heureux de l'honneur d'avoir cette magnifique occasion de faire subir un petit entretien à Gyp, je posai différentes questions à l'auteur de tant de livres où domine une psychologie si fière, si railleuse, mais si vraie.

Mes questions n'ayant aucune importance, je les supprime. Et voici quelques-unes des réponses de l'éminente femme de lettres :

« Pour moi, le premier écrivain de France, actuellement, c'est Anatole France. C'est le maître que j'admire le plus depuis la disparition du grand Daudet.

« Ensuite viennent, d'après mon opinion : Zola, Paul Bourget, Pierre Loti, Hugues Leroux, Marcel

Prévost et tant d'autres tous illustres par un talent particulier, admirables à tous les points de la langue française.

" Il y a peut-être une pointe de socialisme de trop dans certains écrits d'Anatole France, mais le tout est racheté par l'enchantement continu que nous éprouvons à lire ses œuvres.

" Pour Zola, je déteste son œuvre. Ses peintures ne sont pas toujours vraies, où il les pousse souvent jusqu'à l'Exposition.—Ce qui me le fait placer en deuxième n'est que son style.—Style dont il est le maître général et superbe (1).

" J'éprouve de l'horreur pour la philosophie socialiste de Zola. Et si je m'incline devant ce maître, c'est devant son immense talent d'écrivain que je le fais.

" Octave Mirbeau est certes ! un brillant écrivain, mais il a peut-être trop mérité des applaudissements de Jean Jaurès dans ses *Mauvais Bergers*—pièce d'ailleurs admirable.

" Sur Séverine !—Ici je suis à causer d'un sujet qui me plaît beaucoup.—Séverine ! je la trouve magnifique avec ses expressions neuves, avec ses grandes idées et l'énergie d'un style charmeur, si personnel...

" J'ignorais qu'il y eut à Paris toute une colonie de Canadiens.—Et, dites bien à ceux qui me lisent là-bas que Gyp est fière d'avoir des amis au Canada.

C'est fait.

Plus que jamais, nous aurons plaisir à admirer les plus originales binettes des contemporains de Gyp.

Dans combien de miroirs elle a montré des laideurs et des vices.

A combien de fronts hauts ruisselants de sueurs de la vanité, elle a distribué la douche d'eau glacée ?

Qui le sait ?

En tous cas, elle a fait réfléchir bien des audacieux en train d'escalader les mers.

Et, ses miroirs ont occasionné de très impitoyables éblouissements.

Si Gyp n'a pas d'ennemis en France, c'est que le français galant accepte, avec presque un sourire, le coup d'épingle dont il sent très bien la piqure.

Lui donc n'a point encore lu le *Petit Bole* ?

\* \* \*

#### " LA REVUE DES DEUX FRANCES "

La *Revue des Deux Frances* vient d'avoir une magnifique *Salle des Dépêches* au No 23 de la rue Racine, à Paris.

Elle y fera des *Expositions d'œuvres* des peintres dessinateurs et sculpteurs canadiens et français.

La *Revue des Deux Frances* invite tous les canadiens allant à Paris, à venir s'inscrire à ses bureaux où elle leur donnera gratuitement tous les renseignements et faveurs possibles.

On peut se faire adresser sa correspondance aux soins de la *Revue des Deux Frances*, 23 rue Racine, Paris. Et elle est immédiatement réexpédiée au destinataire dont l'adresse est connue de la *Revue*.

\* \* \*

#### LA MI-CARÊME

Ce matin, comme j'allais à l'imprimerie de la *Revue des Deux Frances*, dans le tramway de Bicêtre, je remarquai qu'il était rempli de veuves tenant précieusement des couronnes de fleurs artificielles.

Par ce jour de fête, de joie délirante, où allaient ainsi, ces veuves—pas une qui ne fut un peu âgée—et causant des qualités d'un pauvre mort, où parlant de choses tristes ?

Pendant que la musique chantait partout, pendant que les confetti décoraient Paris de leurs teintes joyeuses, pendant que les rires éclataient en chœurs, elles allaient, vivantes statues du Souvenir, déposer des fleurs !... sur des tombes glacées.

Vraiment, j'étais touché de voir ces mères, ces veuves et d'entendre leurs paroles attendries.

(1) Cette opinion n'engage point du tout le MONDE ILLUSTRE qui, en cela, se rapporte aux grands critiques français mieux à même de juger ce triste écrivain.

Arrivé place d'Italie, j'attendis un autre tramway afin de voir quelles personnes il contenait. Mais c'était encore des figures semblables, des expressions pareilles et les mêmes paroles que l'on y répétait.

Quelle magnifique et constante pitié, on a à Paris, pour les disparus...

Donc, O morts ! vous n'êtes point oubliés, et l'affection d'une femme vous survit dans le plus bel apothéose d'amour et de souvenir !

Comment ne pas s'incliner devant ces nobles cœurs ? Et comment ne pas aimer ces pauvres vieilles et laides, peut-être, mais dont l'âme si belle donne un tel exemple de rare sentiment ?

Allez ! chères veuves, allez porter l'hommage de votre piété de votre cœur là où dorment éternellement ceux qui voulurent être à vous toute leur vie.

*Redepte Brunet*

#### HEURES DE SILENCE

*Humblement dédiée à Françoise.*

L'autre jour, je feuilletais ces petits cahiers où les jeunes filles amoncellent leurs réminiscences et, l'une après l'autre, je revivais les heures charmantes ou mélancoliques qu'avait fixées mon crayon.

Parmi celles-ci, trois heures silencieuses où le rêve s'est jeté à plein flot dans les méandres tracés par mon caprice, m'ont remuée plus que tout le reste ; les voici telles que ma main hâtive les avait d'abord crayonnées.

A l'église, ce soir, ont fui des instants dont le vol rapide m'a tout étonnée lorsque, revenue à moi, les tintements de l'angelus m'ont avertie que depuis longtemps j'étais au pied de l'autel. Que j'y étais bien, mon Dieu ! Et comme la pénombre qui m'enveloppait était douce à mes yeux fatigués de tant d'objets passagers ! Demain doit avoir lieu un service, et des tentures noires aux fenêtres assombrissaient encore le jour mourant, mais cette pensée de la mort que rappelaient ces draperies endeuillées ne m'effrayait pas. Il m'était même doux de penser que la vie est si tôt passée, tandis que la tremblante lumière qui piquait de son étincelle pourprée les ténèbres croissantes, me parlait d'un espoir éternel. Un rayon d'amour jaillissait de mon cœur vers le Tabernacle. O mon Dieu ! puissé-je vous aimer toujours comme en ce moment où, toute blanche et pure après votre pardon, mon âme a connu la science divine de jouir de votre présence !

—Des feuillettes de vélin dont s'exhale un parfum délicat et qu'entoure un filet doré, une élégante couverture de maroquin rouge succédant à l'humble toile grise dans la reliure, semblent devoir être l'écho d'une vie plus mondaine, et, en effet dans ce nouveau cahier je cueille les deux heures de silence qui suivent.

J'ai à te confier, ami journal, une heure de silence où un souvenir heureux a eu plus de part que la rêverie d'habitude. Incidemment, je t'ai nommé de temps à autre, mon ami Jean : il était près de moi tantôt et me disait avoir un très gentil quelque chose à me confier : en vain lui ai-je assuré que j'étais toute prête à l'entendre.

—Cela ne se dit pas ainsi, répondait-il obstinément.

—Tout bas, alors ? Tiens, je te tends le coin de mon oreille. Déposes-y ton secret.

—Non pas, cela ne se dit qu'au coin de la bouche. J'étais pourtant bien persuadée que les convenances s'opposaient formellement à cette manière de faire les confidences, mais la curiosité a été la plus forte et comme il partait, en lui disant :

—Allons, parle et vite !

Je lui ai tendu mes lèvres où il a déposé en même temps que son baiser un " je t'aime, " très-lent et très tendre.

Et il partit immédiatement, me laissant seule dans le salon avec un hôte nouveau qui est l'amour, je crois bien : car depuis, il court dans mes veines une flamme inconnue, et toute une heure en silence, sur ce mot si

c urt mais où tient tant de choses, j'ai bâti les plus extravagants, mais les plus délicieux châteaux d'Espagne.

Je reviens du bal, chères pages, et ouvrant ma fenêtre, sous le doux scintillement des étoiles, je compare ce qu'on peut être en une nuit. Il y a un instant, le gai tourbillon d'une fête mondaine m'entraînait dans une ronde folle et gaie. J'ai gardé la même robe blanche, mais dans la rêveuse qui contemple les " clous d'or du firmament, " ou bien jette un mot sur le carnet ouvert devant elle, qui de mes admirateurs de tantôt reconnaîtrait la riieuse que j'ai été ce soir sous les lustres étincelants ?...

Mais voici l'aube qui blanchit l'horizon là-bas : dans quelques instants, vont pâlir mes amies les étoiles.

Pour ne pas assister à leur déchéance, et aussi parce que mes yeux se ferment, je clos ma croisée et tout devient ombre, comme tout est silence autour de moi.

VERVEINE.

#### LES LIONS DANS LA FOSSE

(Voir gravure)

C'est en vain que l'on a essayé de briser la sauvagerie des grands fauves : le lion, le tigre, le jaguar ou autres de la famille des carnassiers ; on n'est jamais parvenu à les apprivoiser.

Par accident, il arrivera un cas semblable à celui du lion d'Androclès : ce pauvre esclave, alors qu'il était encore libre enfant des déserts d'Afrique, avait eu l'occasion et l'humanité d'arracher une épine de la patte d'un lion. Fait prisonnier et esclave par les Romains, Androclès, à la suite d'une négligence quelconque, avait été condamné aux bêtes.

Un énorme lion fut lâché contre lui dans cette superbe enceinte du Colisée, le plus bel amphithéâtre du monde. Loin de lui faire aucun mal, le lion vient en rampant à ses pieds, les lèche, prodigue ses caresses au malheureux plus mort que viv.

Nous ne conseillons à personne, même d'arracher l'épine de la patte du lion ! Ces... yeux peuvent réussir une fois, peut-être deux fois ; ce serait téméraire de provoquer la troisième expérience.

Dans le temps, à Rome, et plus près de notre époque, en France, certains riches oubliant qu'il est des malheureux à soutenir, faisaient creuser dans des cours de profondes fosses dont les murailles épaisses n'offraient aucune chance d'évasion à leurs prisonniers. Ces murailles sortaient de trois pieds au-dessus du sol, de façon à permettre de voir dans la fosse.

Un chemin couvert amenait à une solide porte de fer, située au fond de la fosse : c'est par là qu'on amenait les fauves.

Ces fosses étaient très vastes : ce qu'elles avaient coûté eût suffi à construire bien des maisons aux pauvres !

On jetait de la chair fraîche et saignante en pâture à ces animaux : chacun de ces repas pour deux lions, eût pu servir au repas d'une bonne centaine de pauvres.

J'ai vu deux très jolies fosses de ce genre en Lorraine, près de Montmédy (Meuse). Je pense que ce sont les seules de tout l'ancien royaume de Lotharingie ou Lorraine.—F. P.

#### LE RENARD ET LE BŒUF

Un renard vit un bœuf qu'un lion étranglait :

" En vérité, dit-il, c'est par pure bêtise. "

Que j'ai scrupule, moi, de croquer un poulet ! "

Des actions du grand le petit s'autorise.

HENRI DOTTIN.

L'exercice est toujours salutaire, car il est un besoin de notre organisation et une loi de notre conversation.—BONNIN.

## A M O R

Lorsque tu l'en reviens, ma jeune bien-aimée,  
 Comme un sylphe glissant sur la mousse embaumée,  
 Comme l'ange charmant et radieux des soirs,  
 Sous le feuillage des champêtre reposoirs ;  
 Que j'aime tes grands yeux, profonds comme le rêve,  
 Qui pour moi sont toujours une aube qui se lève,  
 Un infini profond que je chéris encor  
 Plus que la terre et l'onde et plus que l'astre d'or.  
 Sombres nuits, qui tombez des voûtes éternelles,  
 Apportez le silence et l'oubli sous vos ailes ;  
 Endormez tout à tour les antres et les nids,  
 Tous les petits oiseaux pilliers de chênevis,  
 Le palais, la chaumière, et toute la nature,  
 Et tout ce qui, ci-bas, attend, pleure, ou murmure ;  
 Apaisez doucement les plaintes et les cris,  
 Et donnez le repos à tous les cœurs meurtris.  
 Venez ! Venez ô nuits ! Faites votre œuvre immense  
 Dans la sérénité de l'heure qui s'avance.  
 Mais n'oubliez jamais dans vos étranges pas,  
 Que de la grande paix des nuits je ne veux pas,  
 Et que rien ne saurait sous le ciel qui flamboie,  
 Surpasser un instant mon délire et ma joie.

HECTOR DEMERS.

## NOUVELLE ACADIENNE HISTORIQUE (\*)

Dédiée à M. l'abbé A. Vanier.

## LA NUÉE DU DIABLE

Malgré toutes les vexations et les cruautés des Anglais envers les Acadiens ; malgré le vol et le pillage auxquels s'étaient toujours livrés ces dominateurs insatiables, il arrivait que certains d'entre eux, venus pauvres, le restaient ; que certains autres, par suite d'un juste retour des choses ici-bas, perdaient la fortune qu'ils avaient éditée dans le sang et sur des ruines.

William Brandon, soldat à Port-Royal vers 1740, s'était distingué par sa haine sauvage contre les Acadiens, sa vile platitude devant les gouverneurs, mais n'avait pu s'enrichir.

Il avait vu se succéder Paul Mascarène ; Cornwallis qui fixa le gouvernement de la Nouvelle-Ecosse à Halifax, où le suivit William ; puis Hopson ; enfin, l'infâme et sanguinaire Lawrence.

Brandon s'était marié peu de temps après son arrivée à Halifax.

Le 5 septembre 1755, jour de malédiction, il accompagnait Winslow, lieutenant-colonel de cette armée anglaise qui fut la honte de la civilisation au XVIIIe siècle, comme l'armée anglaise des Indes ou de l'Afrique est la honte de notre siècle dit de liberté.

C'était à la Grand-Prée ; plus de quatre cents malheureux Acadiens, hommes, jeunes gens depuis l'âge de dix ans, furent faits prisonniers dans l'église profanée, prostituée par les vampires rouges. Contre la foi des traités ; malgré les ordres de la Cour d'Angleterre, Lawrence, uni aux féroces Américains de Boston, dispersa les familles, tua les jeunes enfants en leur ravissant leurs soutiens, enleva la raison aux malheureuses mères de famille séparées pour jamais de leurs époux, incendia les fermes, vola tout ce qu'il put voler, piller les malheureux auxquels sa proclamation permettait d'emporter leur argent et ce qu'ils pouvaient prendre d'habillements ; *pourvu*, disait-il cyniquement, que cela ne constituât pas une surcharge pour les navires devant emmener les Acadiens ; enfin, viola même les cadavres !

Le butin fut immense, on le conçoit, étant donné la richesse du sol, le travail des Acadiens, le soin qu'ils prenaient de leurs animaux.

William s'était multiplié dans l'œuvre de rage et de haine : sa main s'était fatiguée à frapper les femmes sans défense, à mettre le feu aux maisons.

C'était, dans toute la force du terme, un tigre à face humaine.

Winslow lui avait permis tout ce qu'il avait voulu. Afin d'augmenter sa part de prise, il avait trouvé des moyens sataniques : pénétrant chez les plus riches Acadiens, il annonçait avec une joie féroce l'arrestation du chef de la famille et des garçons ; il menaçait les

pauvres femmes déjà mourantes de douleur, d'effroi, puis les engageait à lui remettre ce qu'elles pouvaient avoir encore d'argent, de bijoux, d'objets de valeur, les assurant de sa protection toute puissante !

En possession de ces trésors, et sans prévenir, il mettait le feu à la maison... (1).

\* \* \*

Sa part de butin fut grande ! Sa face de damné reflétait sa jouissance, et malgré lui, un rictus effrayant—son sourire—errait continuellement sur son visage.

Vers la mi-septembre, il se mit en route avec ses richesses. Il avait pris passage à bord d'une barque qui allait précisément à Halifax ; et bientôt, grâce aux vents favorables, la barque doublait le Cap de Sable, au Sud-Ouest de la Nouvelle-Ecosse.

Défiant et soupçonneux comme l'est tout lâche ou traître, William n'avait fait part à personne de l'équipage de la fortune qu'il emportait. De solides malles cerclées de fer, qu'il avait volées encore aux Acadiens, contenaient ses trésors, et se trouvaient dans sa cabine même : il pouvait ainsi les couvrir des yeux, s'en repaître, exciter sa soif des jouissances.

Sa femme l'attendait à Halifax.

La goélette marchait bien, toutes voiles dehors. Elle semblait glisser, petit fétu que ballottaient à leur gré les moutons laitieux de l'Océan jamais assujetti. On arriverait bientôt à hauteur de Lunenburg : de là à Halifax, ce n'est qu'un jeu.

La mer moutonneuse paraissait cependant inquiéter beaucoup William : si l'Anglais n'a aucun bon sentiment, il a les instincts de la brute—et la brute semble prévoir les variations atmosphériques.

La mer allait-elle se démonter ? Le vent qui fraîchissait allait-il souffler en tempête ?

La barque est à l'épreuve : a-t-elle essuyé de durs temps ! Il est, d'ailleurs, un moyen connu de tout matelot : le capitaine est occupé à prendre ce moyen.

(1) Toutes ces horreurs sataniques sont rigoureusement vraies. Voir entre autres : *Pèlerinage au Pays d'Évangéline*, par l'abbé Casgrain, etc.

car le navire s'éloigne considérablement de la côte. En pleine mer, on ne craint pas la lame brisée, si dangereuse près de terre. On navigue à la bouline ; les amures grincent dans les anneaux ; les vagues flaquent à tribord ; mais la goélette est excellent bouli- nier, elle vole sur les flots.



LIEUT.-COLONEL WINSLOW

La rafale augmente ; on a dû larguer les ris et les écoutes. Le roulis est fatigant ; parfois la lame embarque des paquets de mer pouvant devenir dangereux. On a fermé les écoutes ; le capitaine occupe la tiller d'arrière, la seule d'ailleurs du petit bâtiment. William s'y trouve avec lui et l'interroge, anxieux.

Une saute de vent se produit tout à coup : de terral qu'il était, il passe au Nord pour fléchir au Nord-Est ; c'est le vent qui pousse à la côte, tout en éloignant d'Halifax.

On a peine à détacher les manœuvres, à carguer les voiles

Ces pauvres réformistes ne songent pas à prier : leur froide religion leur démontre que Dieu n'a que faire de leurs supplications. Malheureux !... Que sommes-nous sans la prière qui fléchit ?

Les vagues accourent comme des montagnes ; le vent est devenu tempête.

\* \* \*

L'Océan, dans sa sauvage fureur, avait broyé sur un récif la jolie goélette : les flots n'avaient point marqué l'endroit où gisait l'épave éventrée. Le fond des abîmes en est certainement pavé—mais jamais, les abîmes ne rendent leur proie !

A quelque distance au Sud-Ouest d'Halifax, des pêcheurs trouvèrent un homme couvert de goémons et de boue, privé de mouvement.

Les soins intelligents des pêcheurs, habitués à ces scènes, rappelèrent à lui le pauvre naufragé. La mer était étale, le jusant aïtal commença. L'homme pria ses sauveteurs d'attendre quelque temps avant de le transporter dans leur chaloupe. Ils en profitèrent pour le restaurer du mieux qu'ils purent.

Le reflux descendait lentement les eaux de la grève ;



WINSLOW LISANT LE DÉCRET D'EXPULSION. — Page 804, col. 1

(1) Tous droits réservés.



bientôt, on put distinguer deux ou trois objets étranges, comme des carapaces de grandes tortues. Puis, cela prit une forme : c'était des malles au couvercle bombé, recouvertes de cuir brun, cerclées de lames de fer.

L'homme pria les robustes pêcheurs de charger ces malles dans leur chaloupe et de le reconduire, lui et ses objets, à Halifax, leur promettant de les dédommager amplement de leurs peines.

Ce qui fut fait.

William Brandon put rentrer chez lui, seul survivant de l'équipage de la goélette perdue corps et biens, sans que personne sût jamais ce qu'elle était devenue

\* \*

A dater de ce jour, tout changea pour lui.

Il acheta l'une des plus belles propriétés de la ville naissante ; un luxe inouï présida à l'ameublement de la maison. Des serviteurs furent engagés ; William donna des réceptions, invita le gouverneur, se vit l'objet de l'envie de tous ses compatriotes. L'or roulait : sa femme et lui ne se refusaient rien.

Durant des années, ce fut un tourbillon-insensé, une débauche de faste.

L'infâme Lawrence avait péri misérablement en 1760 ; J. Belcher lui avait succédé la même année. Celui-ci gouverna trois ans la Nouvelle-Ecosse. Il fut le commensal obligé de William.

L'ignorance encroûtée du soudard parvenu, ignorance perçant jusque dans le luxe de mauvais ton qui l'entourait, l'empêchait seule d'être du conseil du gouverneur. Celui-ci condescendait cependant à lui exposer les lignes de la politique que pouvait saisir l'intelligence obtuse de l'amphitryon, qui hasardait, de-ci, de-là, une stupide observation, amenant le sourire aux lèvres des nobles écorcheurs.

En 1763, ce fut Montagu Wilmot qui prit la direction des affaires de la Nouvelle-Ecosse. William se montra, comme il l'avait été auprès de ses prédécesseurs, son plus plat courtisan.

Cependant, son humeur n'était plus la même ; parfois, d'un silence farouche, il paraissait ne s'apercevoir de rien de ce qui se passait autour de lui, il n'entendait pas ceux qui lui parlaient ; parfois, il s'enfermait à double tour dans sa chambre, ne voulant ouvrir à personne : on l'entendait se promener fiévreusement de long en large, on percevait des soupirs comme des gémissements.

A ces crises succédaient des éclats bruyants ; il organisait de somptueux festins auxquels il conviait toute la cour du gouverneur et le gouverneur lui-même... mais il arriva, à plusieurs reprises, qu'au plus fort de la fête, son regard prenait soudain une fixité étrange, la pâleur couvrait son front, ses traits se crispaient douloureusement.

Il restait dans cet état un quart d'heure, une demi-heure, insensible à tout bruit. Ses cheveux roux se hérissaient ; des sons rauques lui montaient à la gorge : en proie à une visible terreur, il se levait tout à coup et disparaissait au milieu de la confusion amenée par ces inexplicables procédés.

L'année 1764 s'écoulait ; mais en même temps augmentait la bizarrerie du caractère de William.

En vain sa femme, ses meilleurs amis, avaient essayé de connaître la cause de ses accès, le motif de ses terreurs : il niait énergiquement les uns, et disait, quant aux autres, ne craindre ni Dieu, ni diable, ni personne ! Dieu, disait-il en blasphémant, n'est qu'un vain mot (le protestantisme ayant détruit les perfections qui constituent l'essence de l'Être Éternel) ; le diable n'existait que dans l'imagination facilement excitable des femmes et de enfants ; son or suffisait à le garantir des mauvais desseins des hommes.

\* \*

La dixième année depuis le naufrage de la goélette avançait vers son terme. Le malheureux William devenait de plus en plus sombre.

C'était des jours, puis des semaines, qu'il disparaissait ; non plus en s'enfermant dans sa chambre, mais en courant des courses folles, échevelées, à travers les campagnes : des paysans qui l'avaient vu passer quand

la nuit s'appesantissait sur le chaume comme sur le cuivre des coupoles, prétendaient que ses yeux semblaient des charbons ardents, que son souffle précipité, c'était comme une fumée de soufre. Et les pauvres Acadiens se signaient dévotement à son aspect, tandis que les Anglais et les Écossais rentraient à la hâte en proie à la plus grande épouvante.

Sa femme essaya de l'empêcher de sortir ; elle ferma sur lui à double tour la porte de sa chambre : elle entendait, quelques instants après, le bruit de la chute d'un corps. Elle se précipitait au dehors : rien, pas une trace !... Elle courait à sa chambre : la chambre était vide !

Un jour—c'était vers la fin du mois d'août 1765—William, plus tranquille, avait passé quelques heures avec sa femme ; il avait diné même avec elle, chose qui ne lui était plus arrivée depuis des mois.

Il ne lui avait pas parlé beaucoup, c'est vrai ; mais elle s'estimait heureuse de l'avoir vu demeurer si longtemps calme, après ce dont elle avait été témoin impuissante jusqu'ici.

Il rapprocha son fauteuil de la chaise basse où était sa femme. Comme s'il sortait d'un rêve interminable, il parut vouloir lui parler : ce fut elle qui commença.

*Firmin Picard*

(A suivre)

## GAZOUILLES

— Si, allant au jardin, vous interrogez les fleurs et demandiez à l'une d'elles :  
— Qui es-tu ?—elle vous répondrait :  
— " EGO VOX," je suis une voix."  
(Saint-Paul de la Croix.)

Dans notre bonne vieille province, le printemps n'éclate pas rapidement. Il vient, pas à pas, entremêlé de giboulées et de jours froids, et les herbes et les fleurs, de même que les bourgeons des arbres, n'éclatent que lentement sous les rayons voilés de brume d'un soleil incertain. Mais ces préludes hésitants n'en sont que plus attendus, plus attentivement guettés, et le premier perce-neige, la première primevère sont cherchés comme on cherche un trésor...

Si vous aimez les primeurs, suivez-moi, chers lecteurs, quittons ces rues encombrées de voitures et de piétons affairés ou désœuvrés : allons plus loin, cherchons la solitude et le calme de la montagne.

Dans une promenade, dont personne encore aujourd'hui n'a troublé le silence, je veux vous montrer des beautés que vous n'avez jamais vues.

— Ce n'est pas le printemps et ce n'est plus l'hiver :  
Déjà sous le fin gazon vert  
On voit poindre les fleurettes."

Il y a même des fleurettes qui font plus que de poindre et qui sont en plein épanouissement, celles qui paraissent avant les feuilles. Sur ce tertre humide, nous allons voir s'élever de petites lampes solitaires toutes couvertes d'un duvet argenté et portant à leur sommet des fleurs jaunes disposées en capitules ; elles sont petites et ressemblent assez au "sweet buttercup." Leur vie est courte, au mois prochain elles auront disparu pour faire place à de larges feuilles vertes en dessus, blanches en dessous, en forme de cœur anguleux et denté, (triste cœur, n'est-ce pas ?) Cette fleurette s'appelle le pas d'âne, et pour cette fois, l'âne va bon pas, puisqu'il devance d'un long mois les autres membres de sa famille qui sont : la belle marguerite dont les fleurs blanches brilleront bientôt avec tant d'éclat dans l'herbe des prés, la modeste pâquerette, l'arnica à corolle d'or, l'élégante étoile bleue de la chicorée sauvage, et... dent de lion avec ses houppes soyeuses, les chandelles, comme disent les petits enfants mutins, qui se plaisent à souffler dessus pour faire s'envoler les graines. Et, s'il en reste une seule sur le réceptacle, quel mauvais présage... pour les petits souffleurs de chandelles, car

pour nous cela signifie seulement que la graine non envolée est tout bonnement incomplètement mûre, et du reste nous ne consultons pas dent de lion sur notre destin futur.

Passons rue Sherbrooke, je vous prie, pour admirer les jardins de nos Crésus canadiens. Quelles belles plate-bandes de jonquilles et de narcisses. Les boutons de tulipes commencent à grossir, et les jacinthes s'entr'ouvrent déjà. Les lauriers-tins sont fleuris, et voici les daphnés qui commencent à exhaler leur suave parfum. Ceux que vous admirez et qui élèvent leurs bouquets de fleurs blanches aux pétales un peu épais à l'extrémité de leurs rameaux chargés de feuilles arrondies et d'un vert intense, sont des daphnés lauréoles. N'est-ce pas qu'elles sont belles, ces fleurs variées ? Que diriez-vous, cependant, si je vous en découvrais de plus belles encore ?...

Ici, hier, j'ai vu, en rêve ou en réalité, je ne sais, un lierre des bois paré des perles de la rosée de mars, dont les feuilles chantaient un cœur souriant et délicat. Tout près de lui, les branches d'un houx, ornées de leurs petites baies luisantes d'un si beau rouge, jaillissaient comme des rubis. Autour d'eux, le bluets, soulevant les feuilles sèches et l'herbe renaissante, semblait ouvrir ses yeux bleus pour regarder le ciel et guetter l'arrivée du printemps ; la timide violette, avec sa corolle embaumée, imprégnait l'air des doux souvenirs du bonheur...

Je me sentis envahir par l'impression solennelle d'une nature renaissante, et lorsque lierre des bois me demanda le secret de mes chants joyeux, je répondis

— " Pour aujourd'hui, il est dans ta douce rêverie  
Donne plus souvent l'essor à tes feuilles, Lierre des bois,  
et d'un regard confiant suis-les dans l'espace en remerciant Dieu d'en avoir fait des messagères de joie et de bonheur."

*Firmin*

## DUEL CAVALOTTI-MACOLA

(Voir gravure)

On sait quels sont nos sentiments au sujet du duel, que quelques fous, une partie d'imbéciles et des idiots regardent comme l'*ultima ratio* en fait d'honneur.

Le duel est un outrage direct à la Divinité et à l'humanité : il est lâche, comme l'est le suicide. Bien loin de laver l'honneur, il lui arrive fréquemment de faire mordre la poussière à celui à qui tout homme raisonnable donnerait raison.

Tel est précisément le cas dans le duel Cavalotti-Macola.

Félix Cavalotti était membre de la Chambre des députés au Monte Citorio, et journaliste socialiste par dessus le marché : c'était l'un des chefs de la gauche socialiste.

Il combattit avec énergie la triple alliance ; se signala dans la campagne menée contre les concussionnaires de Crispi, président du Conseil des ministres d'Italie.

Crispi dut résigner son portefeuille. C'était et c'est encore, ce Crispi, l'homme le plus enragé contre le Pape, contre la France. Cavalotti, socialiste, ne pouvait être pour le Pape, mais il était du moins pour la France.

Cavalotti naquit à Milan le six novembre 1842. En 1870, il fut poursuivi par la police pour ses écrits républicains et se cacha trois ans.

Pour avoir fait partie des Mille du célèbre ganache Garibaldi, il faut avouer qu'il ne se montra pas fort courageux durant ces trois années.

Dans son duel, il fut blessé à la bouche dès la troisième reprise : dix minutes après, il était mort, sans prêtre, sans sacrements.

Le duel entraîne l'excommunication des deux... coqs de bataille, et des poules mouillées qu'on appelle témoins.—F. P.

Un grand médecin a dit : Médecine, pauvre science ; médecins, pauvres savants ; malades, pauvres victimes.

## LES VOIX CÉLESTES

## TROISIÈME PARTIE.—RÉDEMPTION. (suite)

## LE GOLGOTHA

LES ANGES (chœur invisible)

Mère console-toi, Là-Haut Jésus t'entend ;  
O Reine de nos cœurs, ta couronne t'attend.  
Mère de Jésus-Dieu, recueille nos cantiques  
En ta vaste douleur, au seuil de nos portiques.

Rédemption ! Rédemption  
Sur toute nation !

Notre céleste cour chante enfin la victoire  
Du Sauveur, de Jésus reposant en sa gloire.  
Oui, réjouissez-vous, ô rois de l'univers,  
Ce Rédempteur puissant a conquis les enfers !  
Terre, réjouis-toi d'une hymne d'allégresse,  
Car Dieu t'a secourue au sein de ta faiblesse.  
Enfin Il a chassé les horreurs de la nuit,  
Où tu dormais, vaincue. Enfin sa splendeur luit.  
Au pied de cette croix s'élève son Eglise,  
Qui conduira tes fils dans la terre promise.  
O délectable jour, pendant lequel le ciel  
S'unissait à tes fils pour chanter l'Éternel.  
O jour rempli d'amour, où le Dieu d'espérance  
Sacrifiait pour toi sa sublime existence.

Mère, console-toi, Là-Haut Jésus t'entend ;  
O Reine de nos cœurs ta couronne t'attend.

UN ANGE (invisible)

Que les chrétiens offrent des sacrifices  
A cet Agneau les comblant de délices,  
Car Il mourut pour ses tendres brebis,  
Son innocence a payé leurs délits.  
Vous la verrez, cette douce hécatombe,  
Briser l'horreur des voiles de la tombe.  
La vie, en Lui, le funeste trépas  
Se sont livrés de terribles combats ;  
Mais de la mort Il conquiert le délire,  
Et nous chantons sa force sur la lyre.

LES ANGES (chœur invisible)

Rédemption ! Rédemption  
Sur toute nation !  
Victoire à Dieu ! Victoire !  
Jésus est plein de gloire !

Applaudissons ce combat radieux,  
Que Dieu livrait sous la voûte des cieux.  
Et vous, Fils éternel, Victime expiatoire,  
Sur la mort et l'enfer chantant votre victoire,  
De leur funeste bras, brisant les aiguillons,  
Acceptez la ferveur de vos saints bataillons.  
O Dieu de Nazareth, répandez sur la terre  
Vos dons, votre clémence en ce jour de mystère.

Mère, console-toi, Là-Haut Jésus t'entend ;  
O Reine de nos cœurs, ta couronne t'attend.  
Mère de Jésus-Dieu, recueille nos cantiques  
En ta vaste douleur, au seuil de nos portiques.

Rédemption ! Rédemption  
Sur toute nation !  
Victoire à Dieu ! Victoire !  
Jésus règne en sa gloire !

*J. R. Legault*

(Fin de la troisième partie.)

## LES CLOCHES DE PAQUES

Etes-vous comme moi ? Moi, j'adore les légendes,  
autant que les enfants aiment les contes de fées.

Quand il n'est pas de l'intérêt scientifique d'en constater l'authenticité, je n'y toucherais pour rien au monde, même dans le but de rectifier un point d'histoire.

Mais il y a légende et légende.

Il faut que la légende soit jolie, touchante ou héroïque. Il faut qu'elle soit auréolée de poésie. Sans cela, ce n'est qu'une vulgaire fausseté que l'on doit biffer d'un trait de plume, quand on le peut.

Oui, il y a légende et légende.

Autant il répugne à mon imagination d'entendre grogner un pourceau sur les talons de saint Antoine,

autant ma rêverie s'éclaire et sourit à l'aspect de saint François d'Assise, servant la messe et se retournant au moment de l'élévation pour imposer silence aux hirondelles, pépant et voltigeant sous le dôme de Sainte-Marie-des-Anges.

Une légende bien gentille, bien fraîche, bien poétique, et que je serais bien fâché de voir disparaître de l'Évangile des petits enfants, c'est celle des Cloches de Pâques.

Les cloches de Pâques s'évadent silencieusement de leurs cages aériennes, dans la nuit lugubre du Vendredi-saint, et, ainsi que de grands oiseaux mystérieux, filant à travers l'espace jusqu'à la Ville-Éternelle, pour s'en revenir toutes gaies, tout enrubanées, légères et sonores, nous annoncer, de leurs carillons joyeux, la suprême et consolante nouvelle : *Resurrexit sicut dixit !*

Quand j'étais tout petit, tout petit, c'était là pour moi une des illusions les plus dorées, une des croyances les plus chères qui aient jamais bercé mon enfance et hanté ma cervelle de moutard enthousiaste et avide de merveilleux.

Le soir du Jeudi-Saint, les deux coudes sur l'allège de ma fenêtre, les deux poings dans les cheveux, comme pour mieux aiguïser l'intensité de mon attention, je regardais longuement, longuement, les grands clochers de Québec s'effacer et s'évanouir par degrés dans les ors estompés du crépuscule, et finalement disparaître dans la teinte uniforme et brumeuse de la nuit.

Alors, je voyais — oui, vous pouvez m'en croire — je voyais les grands clochers de Québec s'éclairer tout à coup comme d'une vague et phosphorescente lueur de rêve.

Les auvents des vieilles tours s'ouvraient d'eux-mêmes, ou tout au moins cédaient sous l'effort de mains invisibles.

Et, comme une volée d'oiseaux de bronze s'échappant des cavités sombres, les cloches, muettes depuis le matin, prenaient ensemble leur vol pour s'en aller se perdre au loin, bien loin, dans les profondeurs enténébrées du ciel.

Je les voyais comme je vous vois : les grosses, à l'essor plus pesant, tenant l'arrière-garde, et, gravement, ayant l'air de commander la manœuvre.

Les petites, plus alertes et plus légères, un peu folichonnes peut-être, voltigeant en avant, comme dans une envolée de jeunesse, toutes fières — je le devinais — de cette liberté d'un jour, avec l'immensité des airs pour domaine et pour limites.

Et quand la belle vision s'était éteinte dans les lointains nébuleux de la nuit tombée, je quittais ma chère fenêtre et j'allais me blottir frileusement sous mes couvertures, avec une émotion dont je sens encore le délicieux ébranlement.

O souvenirs d'enfance ! on a beau vieillir, comme vous nous tenez bien au cœur, à toutes les fibres du cœur !

Comme vous avez surtout de bons retours attendris !

A propos de retour, je n'ai jamais vu celui des cloches de Pâques. Elles revenaient trop tard pour qu'on me permit de rester debout à les attendre ; et trop tôt, le matin, pour que je pusse être témoin de leur rentrée triomphale dans les lanternes vides des grands clochers de Québec, dont les arêtes métalliques s'allumaient aux premiers feux du jour naissant.

Mais je sais qu'elles arrivaient de Rome, ointes et bénites par le pape, et mises comme des princesses, avec de longues écharpes de satin rose, des couronnes de diamants et de fleurs, et de belles robes d'or et d'azur flottant radieuses dans les airs irisés par les reflets de l'aurore.

Cette légende des Cloches de Pâques m'a toujours ravi ; mais je croyais sincèrement être le seul qui eût jamais assisté de visu au fantastique départ, lorsque hier matin, je vis venir à moi, toute souriante et battant des mains, ma petite Pauline.

Cinq ans ! juste assez d'âge pour converser avec une poupée, c'est-à-dire pour se laisser caresser par cette divine sylphide que les sages de ce monde ont surnommée la folle du logis ; mais, aussi, juste assez de connaissances pour, à un moment donné, se laisser

entraîner par quelque parent de la sylphide jusque sur le terrain scabreux du mensonge.

— Papa, me dit-elle, devine ce que Pauline a vu cette nuit !

— Les clochs partir pour Rome, sans doute ! fis-je, dans l'intention d'intéresser la mignonne.

— Qui te l'a dit ?

— Mon petit doigt.

— Oh ! que c'était joli, papa ! s'écria-t-elle en tendant ses menottes dans un grand geste d'admiration.

— Où les as-tu vues, comme cela, les belles cloches ?

— Les ai vues sortir du clocher et des grandes tours, là-bas.

— Vraiment ?

— Oui, papa ; parties avec des ailes, dans le ciel.

— Ah !

— Oui, oui ! comme des oiseaux, c'était beau, beau !

— Il y a autre chose qui n'est pas beau du tout, et c'est ce que tu fais là, Pauline.

— Quoi ?

— Un mensonge.

— Un mensonge ? Non, papa, Pauline ment pas ; c'est la vérité.

— Pauline !

— Sûr, papa, sûr et certain !

— Écoute, ma fille, je ne puis pas te permettre de conter des histoires comme celle-là ; tu n'as pas vu les cloches partir pour Rome.

— Oui, papa, Pauline les a vues toutes, toutes ! fit l'enfant les larmes aux yeux et un sanglot sur les lèvres.

Devant cette insistance, et surtout cet air de sincérité, j'hésitais, désespéré, comme on le suppose bien, de voir mon enfant mentir avec un pareil aplomb.

Je tâchai de la faire revenir sur ses pas :

— Voyons, lui dis-je avec insinuation, écoute, ma chérie ; les cloches ne partent que la nuit, tu ne pouvais pas les voir sortir du clocher de Saint-Jacques et des tours de Notre-Dame. Il faisait trop sombre, et c'est trop loin...

— Ah ! mais, papa, Pauline les a pas vues comme ça, tiens, s'écria-t-elle en s'écarquillant les yeux avec ses petits doigts ; pas comme Pauline te regarde, toi !

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que Pauline les a vues les yeux fermés comme ça, tiens !

Et la petite fermait les yeux bien serrés.

— Quand Pauline ouvrait les yeux, voyait tout noir ! ajouta-t-elle.

Et j'embrassai la chère petite, franchement ému de reconnaître si bien chez elle la fille de son père.

Voilà la preuve, mes amis, qu'on peut fort bien voir s'envoler les cloches de Pâques ; il n'y a qu'à le vouloir.

*Pauline Richelle*

## NOUVELLE CANADIENNE

LA VOIX DES AMES DU PURGATOIRE

Quand on voit ces bons vieux du bon vieux temps, je veux dire d'il y a cinquante ans, se contenter, pour toute distraction, d'un petit jardin à cultiver ou de quelques lapins à élever et cela avec un soin admirable, on se demande si l'exactitude et l'amour du travail ont toujours été leur règle de conduite. Détrompez-vous, tous ces vieux avaient en horreur les livres d'écoles. Ils étaient les plus *smart* et les plus *blood* de leur temps dans l'art de jouer des tours.

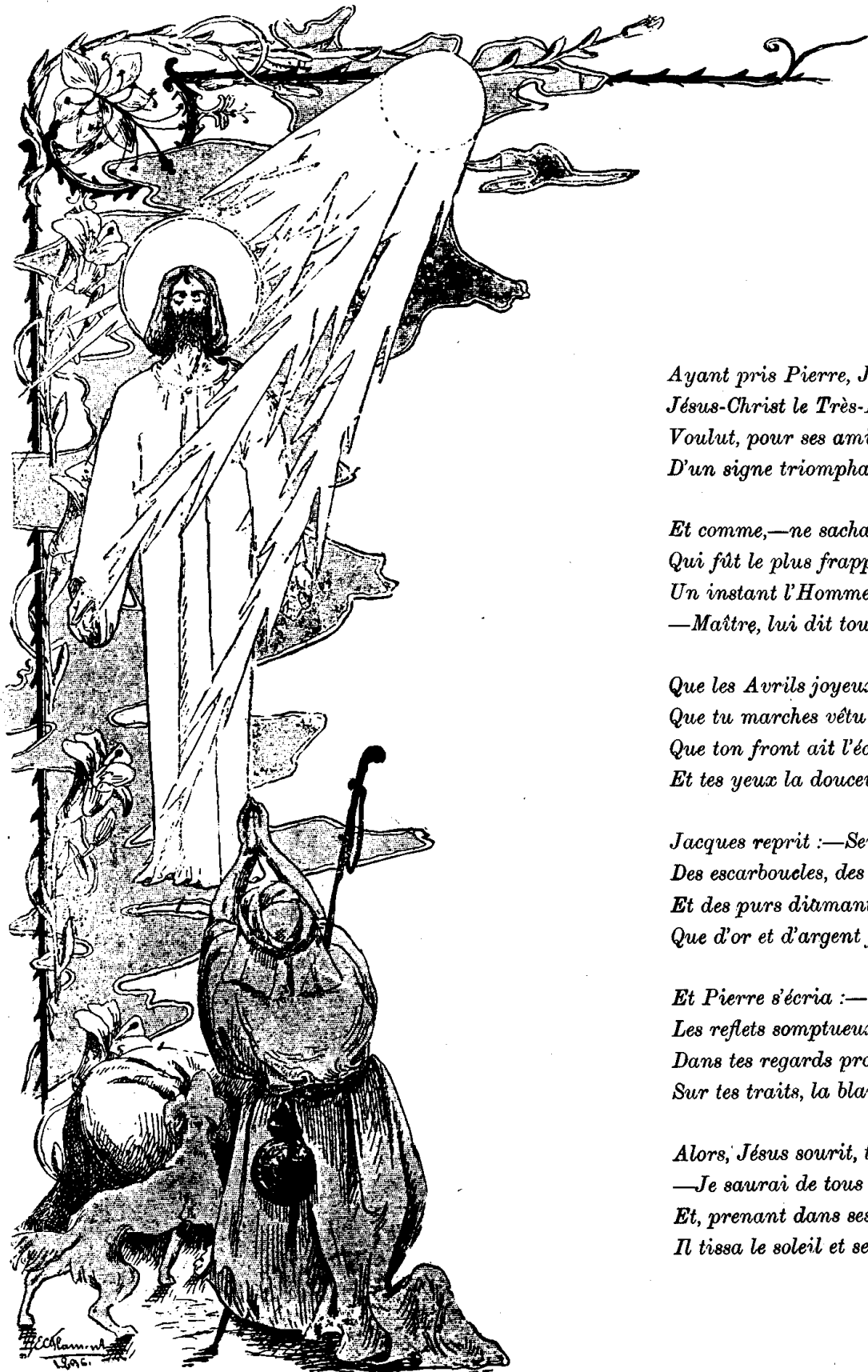
J'en connais pour qui cette profession avait des charmes inconnus et qui aujourd'hui vous racontent les exploits de leur jeunesse avec un aplomb ou un sang-froid admirable.

C'est ainsi que dans un paisible petit village, situé à quelques lieues de Montréal, vivaient et vivent encore aujourd'hui, deux amis qui s'étaient étroitement liés

## TRANSFIGURATION

Son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses habits devinrent éclatants comme la lumière.—ST-MARC, ch. XVII.

Et pendant qu'il priait, son visage parut tout autre, et ses habits devinrent blancs et resplendissants comme un éclair.—ST-LUC, ch. XIX.



*Ayant pris Pierre, Jacques et Jean sur la colline,  
Jésus-Christ le Très-Haut, le Très-Saint, le Très-Pur,  
Voulut, pour ses amis, marquer son corps obscur  
D'un signe triomphant de sa gloire divine.*

*Et comme,—ne sachant quel prodige inventer  
Qui fût le plus frappant pour leurs âmes grossières—  
Un instant l'Homme-Dieu s'était mis en prières,  
—Maître, lui dit tout bas Jean, daigne m'écouter.*

*Que les Avrils joyeux chantent dans tes paroles ;  
Que tu marches vêtu de leurs azurs flottants ;  
Que ton front ait l'éclat d'un éternel printemps  
Et tes yeux la douceur d'immortelles corolles.*

*Jacques reprit :—Seigneur, que les feux des rubis,  
Des escarboucles, des sardoines, du ligure  
Et des purs diamants brillent sur ta figure,  
Que d'or et d'argent fins soient tissés tes habits !—*

*Et Pierre s'écria :—Que, des conques marines,  
Les reflets somptueux te fassent des manteaux ;  
Dans tes regards profonds, mets l'infini des eaux ;  
Sur tes traits, la blancheur des nacres opalines !—*

*Alors, Jésus sourit, transfiguré d'amour :  
—Je saurai de tous trois exaucer la prière—  
Et, prenant dans ses doigts les rayons de lumière,  
Il tissa le soleil et se vêtit de jour !*

Ch. CADART.

l'un à l'autre, dès leur jeunesse, et qui étaient toujours d'accord, lorsqu'il s'agissait de jouer quelque mauvais tour.

Les villageois les savaient et les connaissaient bien. entre autres, une vieille fille qu'ils avaient plus d'une fois prise au piège.

Cette vieille demoiselle était remarquée par sa grande dévotion, et aussi par le culte qu'elle professait envers les âmes du Purgatoire.

Or, un soir qu'il y avait beaucoup de neige, par suite d'une récente tempête, les deux héros de cette histoire cheminaient lentement sur le chemin qui conduit à l'église, en méditant, sans doute, une nouvelle farce.

Le hasard les servit à merveille.

A quelque distance d'eux, ils aperçurent la vieille demoiselle dont il est question plus haut, qui venait à l'église selon son habitude, pour faire sa prière du soir.

Le temps de le dire, et il faut le dire vite, on creuse un trou dans la neige, assez grand pour que tous deux puissent s'y enfouir, et l'on attend que la demoiselle aisse.

Quand elle fut tout près, l'un d'eux s'écria d'une voix lamentable :

—Mon Dieu que je souffre dans ce feu du purgatoire ! Ah ! quelles souffrances horribles j'endure ! Priez donc pour moi !

L'autre reprit :

—Il y a vingt ans que je souffre des tourments horribles ! Encore cinq messes et je suis délivrée ! Cinq messes, rien que cinq messes !

Et la voix s'éteignit en poussant des plaintes et des hurlements de douleur.

La vieille demoiselle, prise de peur, voulut crier, mais elle ne put articuler une parole. Reprenant ses forces, elle court en toute hâte chez le curé de la paroisse, lui payer cinq grand'messes, et jura que c'étaient les âmes du purgatoire elles-mêmes qui venaient de les lui demander.

Inutile d'ajouter que les deux farceurs déguerpièrent au plus vite.

J'ai souvent entendu conter cette histoire et je plaindrais de tout mon cœur la pauvre vieille fille qui

attrapait des crises de nerfs après de si violentes émotions.

Cependant, j'aurais aimé la voir dans ces moments critiques ; mais vous avouerez avec moi que c'était très difficile, sinon impossible, vu que celui qui jouait le principal rôle, en cette occurrence était celui-là même qui est aujourd'hui mon père.

ALBERT LOZEAU.

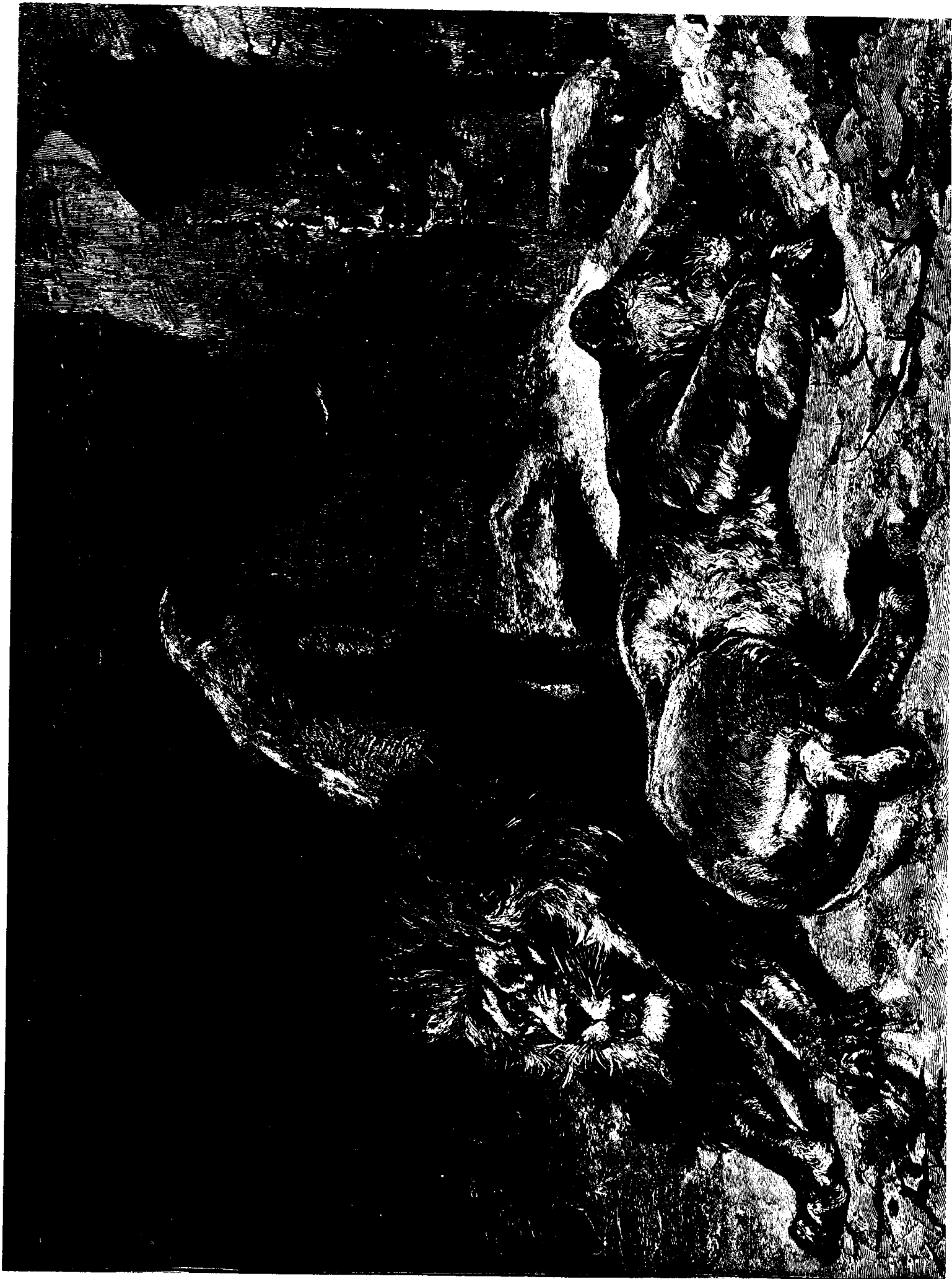
## CONSEILS SUR LA CHARITÉ

Sois bonne, bienveillante, garde le sourire sur tes lèvres, même quand tu es seule.

Cette grossièreté, ces manières brusques, impolies, laisse-les disparaître sans les relever.

On le veut, cède sans montrer ni de l'humeur, ni même la contrainte que tu as à te faire :—tu contenteras et tu seras contenté.





LA FOSSE AUX LIONS



UN DUEL MORTEL. — Le duel Cavalotti-Macola

## SONNET AU PRINTEMPS

Vite va-t'en, givre perfide ;  
Ne pleurez plus, souffles d'auster,  
Fuyez devant le ciel limpide,  
Partez : Printemps chasse l'Hiver.

Joyeux, de son aile rapide  
Il vient de par delà la mer,  
Déjà la forêt n'est plus vide  
Et le zéphir n'est plus amer.

Déjà le petit oiseau chante.  
Il n'a plus peur de la tourmente :  
Le temps de glace est achevé.

La rose va bientôt paraître :  
Chante, pinson, tout va renaitre  
Car le Printemps est arrivé !

J. Archambault

## PETITE POSTE EN FAMILLE

E.-A. L., Montréal.—Nous publierons le petit récit. Veillez à ce que, dans une narration, il n'y ait pas deux idées se heurtant, se contredisant presque : vous avez dû conserver une copie de votre travail, vous jugerez donc vous-même quand vous le lirez dans le MONDE ILLUSTRÉ.

Josaphat V., Montréal.—Vous avez entièrement raison, dans votre appréciation des faits de 1837-38. Votre aimable lettre demande une réponse appuyée sur des faits certains : je possède le 3e volume des Mémoires sur l'Eglise du Canada, écrits de la main même de M. Jacques Paquin, curé de Saint-Eustache ; c'est ce qui me servira pour répondre à vos jeunes amis—et à d'autres—qui attaquent nos pères.

Jos. St.-J., Montréal.—Hélas ! je le sais, que ces choses d'actualité doivent paraître tout de suite. Cependant, si nous eussions été forcés de suivre cette marche, tous nos numéros de mars eussent eu l'aspect de numéros des jours des Morts ! Nous devons songer à tous : tout en instruisant nos chers abonnés, tout en les tenant au courant des grands faits qui se passent dans la famille canadienne, nous ne devons pas perdre de vue que nous ne pouvons fatiguer nos lecteurs, ou leur déplaire. Enfin, je vous répéterai que je ne puis faire qu'un article passe plutôt qu'un autre, ni plus tôt qu'un autre.

## LA CANITIE

La canitie ou blanchissement rapide et même instantané des cheveux, est un phénomène que la science a été jusqu'ici impuissante à expliquer : tout ce qu'on peut dire, c'est ce que ce phénomène paraît se produire généralement à la suite d'une forte impression de souffrance physique ou de douleur morale ; mais d'autre part, on le constate quelquefois chez des jeunes gens qui n'ont encore subi aucune des épreuves de la vie. Et puis combien de personnes subissent les plus cruelles tortures de l'existence, sans être atteintes par la canitie. Pourquoi cette différence ? Faisons comme M. Emile Gauthier, qui renonce à l'explication de ce mystère, et bornons-nous à citer quelques-uns des cas les plus curieux de l'étrange phénomène qui nous occupe.

Un petit garçon de cinq ans se promenait en voiture avec sa mère, lorsque le cheval s'emporta. L'enfant fut très effrayé, mais il ne subit aucun choc physique. Huit jours après, cependant, on s'aperçut qu'il avait dans les cheveux cinq mèches blanches dont la position et la forme correspondaient aux cinq doigts de la main que la mère avait posée sur la tête de son fils, au moment de l'accident, pour le protéger et le soutenir.

Mais il y a des cas où la décoloration est autrement rapide, où elle se fait en une seule nuit, en une heure,

en quelques minutes même, et l'on en exhume de vraiment singuliers sans parler de celui de la reine Marie-Antoinette, trop connu pour avoir besoin d'être rappelé.

Casrau a rapporté le cas d'une femme Leclerc qui citée devant la chambre des pairs pour déposer dans e procès Louvel, blanchit du jour au lendemain.

Parvy parle d'un cipaye révolté qui blanchit pendant son interrogatoire, prélude de sa condamnation à mort.

Un seigneur espagnol, au dire de Juvius, blanchit également en quelques heures, en apprenant qu'il allait être décapité. Le même accident survint à Ludovic Sforza lorsqu'il tomba entre les mains de Louis XII, et au seigneur de St-Vallier, père de Diane de Poitiers.

Un ouvrier Anglais, ayant dégringolé d'un toit, parvint à se raccrocher d'une main à la gouttière. On eut le temps de venir à son secours, mais ses cheveux avaient blanchi en trois minutes.

Mais un cas plus extraordinaire et fait pour dérouter complètement les dermatologistes, c'est celui de Guarini, dont la chevelure se décolora, non plus sous l'impression d'une grande peur, comme cela arrive le plus souvent, mais par l'effet d'une simple déception littéraire ! Guarini, professeur de grec à Vérone, devint blanc comme neige tout à coup, à la nouvelle du naufrage d'un navire qui lui rapportait de Constantinople de vieux manuscrits d'un prix inestimable. On ne pouvait pousser plus loin l'amour du grec !

Enfin, Thompson dans ses *Passions des animaux*, cite le cas d'un merle dont les plumes repoussèrent blanches, après avoir été sauvé à demi-mort des griffes d'un chat !

Eh bien, cette fois, grâce à la canitie, on put contempler l'introuvable merle blanc.

## RENSEIGNEMENTS DIVERS

## Les beautés du régime parlementaire

Un jour que Fox, dit le *Musée des Familles*, qui avait pour principe de contredire Pitt dans toutes les mesures qu'il proposait, entra au parlement où l'on discutait un bill. "Je ne sais pas de quoi il s'agit," dit Fox à l'un de ses collègues, mais je vais écouter le secrétaire d'Etat, et je trouverai bien dans les raisons qu'il donne en faveur du bill qu'il veut obtenir toutes celles qui peuvent le combattre." Et, en effet, il fit,

dans cette circonstance, un de ses discours les plus éloquentes et les plus persuasifs.

O puissance de la conviction ! dit l'historien qui rapporte ce fait.

Un membre du même parlement disait : " Si Pitt ne m'accorde pas ce que je lui ai demandé, je voterai selon ma conscience."

## L'origine du mot vétille

Le mot vétille vient du latin *vetilia*, qui désignait de petits brins d'osiers avec lesquels on liait les ceps de vigne. Plus tard, en France, on donna le nom de vétille à un jeu d'anneaux entrelacés qu'il s'agissait de séparer, chose fort difficile, paraît-il, lorsqu'on ignorait le secret du moyen à employer. Or, comme ce jeu était destiné uniquement aux oisifs, aux désœuvrés, on a nommé vétilles, par extension, toutes choses futiles auxquelles on emploie inutilement un temps dont on pourrait faire un meilleur usage.

## Combien de costumes l'on est appelé à mettre

Vous êtes-vous jamais demandé le nombre de costumes, ou uniformes différents, qu'un homme de condition moyenne, peut être appelé à endosser, outre la tenue ordinaire, dans le cours normal de son existence ? En cherchant un peu on en trouve au moins douze, à savoir : costume de marin (très fréquemment porté par les petits garçons), costume de première communion, de lycéen, de soldat, de soirée, de cheval, de plage, de jeu (lawn-tennis, polo, etc.), de cycliste, de pêche, de chasse ; puis selon les cas et les professions, un costume de gymnaste, d'orphéoniste, de pompier, d'avocat, de professeur ou de sous-préfet, etc. ; sans compter pour peu que vous ayez des titres aux lauriers académiques, un uniforme d'immortel. Remarquez encore que dans cette énumération, le cas n'est pas prévu, où—en temps qu'homme politique—vous retourneriez votre veste.

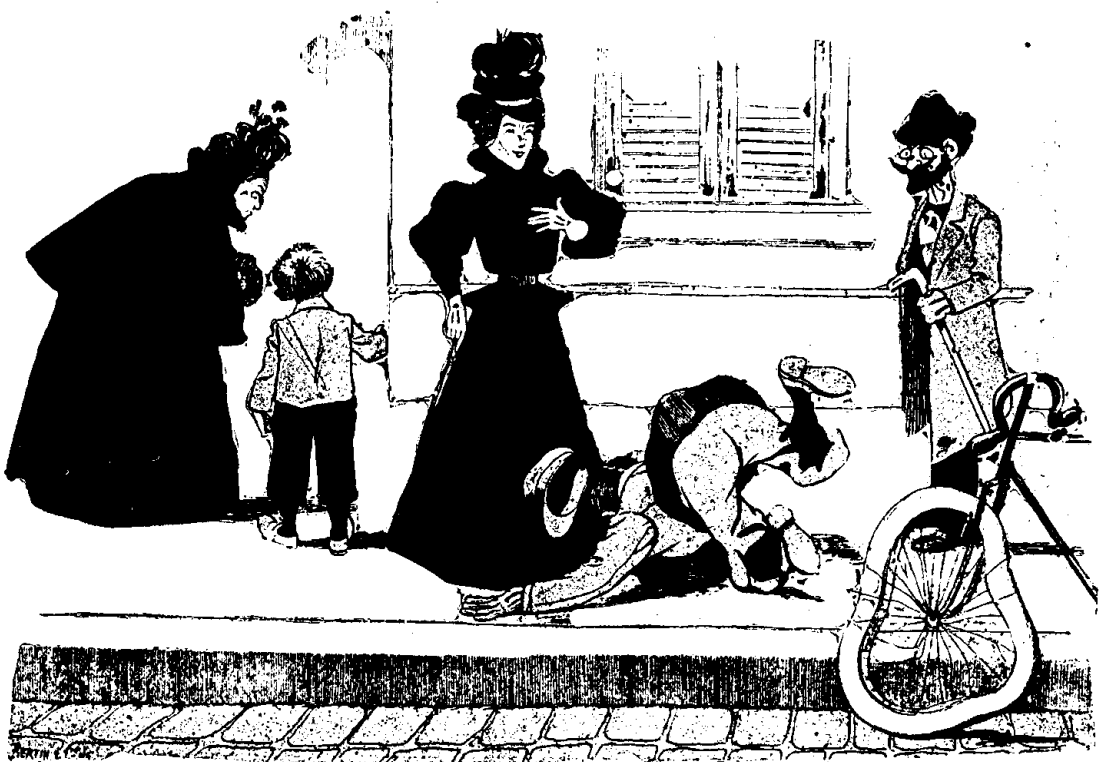
## Chinoiseries

Au moment où se décident les destinées futures de la race jaune, il est intéressant de raconter une histoire qui, tout en datant de quelques années, peut à notre époque passer pour une actualité. Nous la trouvons dans une brochure de M. Louis Vignon, professeur à l'école coloniale, sur le "Péril jaune."

Il paraît qu'il y a, en Asie, des mandarins qui prévoient les invasions futures.

Un Français, venu à Vienne, comme juré à l'Exposition de 1873, se lia pendant son séjour avec un chi-

## PAS DE CHANCE



LA VIEILLE FILLE.—Je n'ai jamais de chance. Quand un homme se jette à mes pieds, c'est qu'il ne peut pas faire autrement.

nois de haut rang, qui à l'heure de la séparation, lui remit un éventail : " Gardez-le dans votre demeure, je vous en prie ; ayez-en soin." Un peu surpris et intrigué de ces recommandations, le juré, de retour à Paris, ne manqua pas de faire traduire les signes peints sur l'éventail par son ami jaune ; ils signifiaient : " Je prie mes fils ou leurs descendants, lorsqu'ils viendront prendre Paris, de respecter les fils ou les descendants de celui à qui je fis ce présent, qui fut mon ami..."

L'histoire est jolie... bien que vraie.

La pierre qui marche

De toutes les productions du Mexique, celle qui est regardée par le peuple comme la plus extraordinaire, est la pierre qui marche ou pierre des yeux (*pedra de los ojos*). C'est une pierre et animal à la fois. On la trouve dans le sable où elle est immobile ; mais, isolée sur une surface polie, elle s'agite, se met en mouvement et marche dès qu'on l'excite par du jus de citron ou un acide assez énergique. On peut se faire une idée de la stupéfaction des habitants de la campagne en présence de ces faits regardés comme miraculeux et de la vénération dont cette substance est l'objet. La science explique ainsi qu'il suit le phénomène en question : Ces pierres sont des opercules minces et poreux qui ont fait partie de petites coquilles univalves. Leur diamètre est de deux centimètres au plus. Ces opercules calcaires font effervescence avec le jus de citron et se mettent à s'agiter à mesure que l'acide carbonique se dégage. Introduite dans les yeux, la *pedra de los ojos* agit comme de petites perles et facilite l'écoulement des larmes et l'expulsion d'un corps étranger. C'est par l'effet d'une semblable réaction que des pains placés au four se meuvent quelquefois sur un plan horizontal, phénomène qui a donné lieu en Europe, il y a cinquante ans, au préjugé populaire des fours enchantés.

L'ART CULINAIRE

*Escalopes de veau.*—Prenez de belles tranches de veau cru, trempez-les dans des œufs battus comme pour faire une omelette, saupoudrez fortement chapelure, faites frire dans du beurre très chaud.

*Consommé en tasses aux jaunes d'œufs.*—Préparez un bon consommé. Les tasses doivent être tenues très chaudes. Versez-le dans autant de tasses que de personnes. Laissez tomber dans chacune un jaune d'œuf en ayant bien soin de ne pas le rompre, car il doit être servi intact dans le bouillon.

*Crème au café.*—Prenez un demi-litre de lait, un quart de sucre ; lorsqu'il sera chaud, ajoutez un quart de café moulu noué dans un linge, laissez bouillir à petit feu pendant quelques minutes, enlevez quatre jaunes d'œufs bien séparés des blancs, enlevez les germes avec le plus grand soin, bien mélanger les jaunes et versez tout doucement le café au lait ; remettez sur le feu sans cesser de tourner pendant dix minutes, retirez et versez dans un plat à crème ou dans de petites écuelles.

*Traites meunières.*—Mettre dans une poêle un morceau de beurre proportionné au nombre de truites, et la placer sur le feu. Quand le beurre est chaud, mettre les truites, et les cuire doucement sur le côté du feu, ou à l'entrée du feu, en ayant soin de les retourner de temps en temps dans le beurre. Lorsqu'elles sont bien rissolées des deux côtés, les sortir de la poêle avec une fourchette, les ranger sur un plat. Egoutter le beurre qui a servi à la cuisson, et le remplacer par du beurre frais. Cuire celui-ci à la noisette, le verser sur les truites ; exprimer sur celles-ci le jus d'un citron et saupoudrer d'un peu de persil haché. Le beurre est à la noisette lorsqu'il mousse et il importe d'envoyer les truites assez vite pour que ce beurre mousse en arrivant sur la table.

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

Le fameux drame naval *The Ensign* qui est joué au Français cette semaine, est si attrayant que M. Phillips s'attend à ce que ça soit la semaine la plus payante de la saison. Bien que l'on ait souvent entendu vanter le drame, nous n'avons jamais eu la bonne fortune de le voir représenter, ici au Canada. C'est l'histoire d'un renégat américain qui prend du service dans l'armée anglaise pour trahir ses compatriotes. L'action se soutient bien et présente un intérêt toujours croissant. Le pont de la frégate *San Jancinto*, le port de la Havane, une chambre de la Maison Blanche, Washington et le pont d'un navire de guerre sont des spectacles tout à fait nouveaux pour Montréal. M. Phillips a aussi décidé de donner un programme de vaudeville de première classe et dans ce but il a engagé l'Olympia Martelle. Ces messieurs sont des chanteurs qui ont fait leur marque dans le vaudeville. Mme Ida Russell, qui a obtenu un si grand succès ici l'année dernière, ainsi que sa petite fille, la gentille Grace, apparaîtra de nouveau sur la scène. L'orchestre est aussi à exercer des morceaux de choix. Bref, il y aura au Français, cette semaine, un programme difficile à surpasser.

LES HANLON AU MONUMENT NATIONAL

Une semaine de représentations de gala pour les amateurs de théâtre de Montréal. En effet : *Superba*, de Hanlon, est produit cette semaine de Pâques au Monument National, avec toute la splendeur, la magnificence et la richesse qui caractérisent toutes les productions de Hanlon. Les Hanlon ont la réputation d'être sans rivaux sous le rapport de la mise en scène, et on assure que cette année, ils se sont surpassés. Les danses sont extrêmement gracieuses et la représentation est amusante et agréable au possible.

*Superba* sera donné tous les soirs et deux fois en matinée à des prix populaires, mercredi et samedi.

AU MONUMENT NATIONAL

Avant les plaisirs en plein air, qui vont recommencer avec le retour de la chaude saison, il va nous être donné de goûter encore, à l'abri de toute intempérie, de belle musique, de beau chant, de belle diction, etc.

C'est le mardi, 19 avril courant, que les facteurs de la poste de Montréal donneront leur premier concert annuel, au Monument National. Rien n'a été épargné pour faire de cette soirée une des plus belles et nul doute qu'elle aura un succès marqué, comme du reste, toutes les excursions que les facteurs ont déjà données.

Nous devons mentionner, entre autres articles du programme, la chanson du " Facteur," composée spécialement pour la circonstance et qui sera chantée par un chœur de facteurs. Puis on donnera " Le Tour du Monde " en quatre-vingts jours, et ce qui a toujours un nouvel attrait, les amateurs auront le plaisir d'entendre le ténor aimé, M. Saucier.

C'est à tort qu'on croit les facteurs à l'abri de tout besoin, parce qu'ils sont employés civils. Ils n'ont comme corps, que la société de bienveillance qu'ils ont formée et, sur leur nombre restreint, il leur faut même plus que tous autres, se créer un fonds de protection et c'est dans ce but que les facteurs de Montréal donnent un concert le 19 avril courant.

Si le public met autant d'empressement à les encourager que les amoureux en mettent à recevoir le facteur, le succès sera simplement colossal.

Quelques journalistes, réunis chez un ami, causent métier :

- Moi, dit l'un d'eux, je fais la Chambre.
- Moi, déclare un autre, je fais le Salon.
- Moi, le rez-de-chaussée, affirme un troisième.
- Alors Bébé, qui assiste à l'entretien :
- C'est des domestiques, s'pas, papa ?

JEUX ET AMUSEMENTS

HISTOIRE

Quel est le massacre qui porte, dans l'histoire du monde, le nom de : *Bain de sang* ?

CHARADE

Chaux et plâtre à l'Un doit son entier.  
L'Autre est connu dans le plain-chant.  
Le Tout qui va, revient en tous lieux butinant,  
Au paresseux donne leçon de maître.

LOGOGRIPE

Sur mes cinq pieds je suis dans chaque livre,  
J'amuse et j'instruis le lecteur :  
Mets-moi la tête à bas, tu me verras revivre  
Dans une belle rose.

ÉNIGME

C'est sur la vanité que mon pouvoir se fonde ;  
La beauté me chérit et me cherche en tous lieux.  
Si je n'existais pas, il n'est personne au monde  
Qui pût voir à son gré ce qu'il aime le mieux.

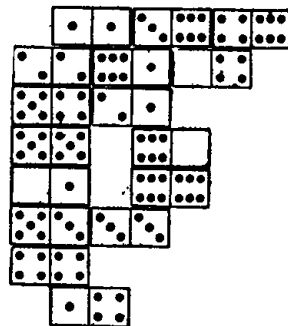
SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 727

Enigme.—La lettre T.

Rébus.—On ne pêche pas moins quand on pêche en secret. Explication mot à mot : ON—neud—pêche—pas—moins—camp—" TON"—pêche—anse—CRET.

Ont deviné : Mlle Joséphine Drouin, Mlle N. Huot, Chs Nuron, Montréal ; J.-Ph. Mathieu, J.-E. Touchette, Montmorency ; Mlle E. Turcot, Lachine ; J. St-Onge, Valleyfield ; Eugène et Mathilda, Les Ecu-reuils ; Joseph Faille, Laprairie ; J.-E. Gauthier, Mlle Chayer, Montréal ; S. Pion, Ottawa.

PROBLÈME DE DOMINOS



Tous les dominos étant disposés dans le sens horizontal, la figure complète offre cette particularité que, dans les deux sens comme dans les diagonales, on trouve un total de 21 points.

A l'intérieur, deux vides chacun de la grandeur d'un domino.

GRAVURE-DEVINETTE



Quelle est donc la femme qui a oublié là son panier ?  
Ce n'est pas cette bonne ; mais où est donc l'autre ?

# LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

—Que de bonté ! murmura Vernier.  
—Seulement, il faut me promettre que vous viendrez avec Mme au bal que je donne la semaine prochaine.  
Du regard, Paul interrogea sa femme.  
Mariana répondit :  
—Nous irons très volontiers.  
—Et vous me ferez un très grand plaisir, déclara Silverstein, qui tendit les mains aux deux époux.

XLIII

AU PARC-DES-PRINCES

Pélagie Crépin avait quitté la maison de la rue Cassini en maudissant le fâcheux qui avait interrompu la conversation au moment où elle allait devenir palpitante.

Mme Vernier, qui paraissait prêter la plus grande attention aux propos de la femme de charge, ne l'avait plus écoutée, dès qu'on avait annoncé Silverstein.

Pélagie se livrait en elle-même à des réflexions assez médisantes sur l'empressement montré par Mariana à recevoir ce riche capitaliste.

Tout en maugréant, maintenant qu'elle n'avait plus à s'imposer une mine confite, Pélagie prenait tour à tour les différents omnibuses et tramways qui conduisent de l'Observatoire au Bois de Boulogne.

La femme de charge arriva à l'hôtel du Parc-des-Princes à la tombée de la nuit.

On la prévint que la comtesse de Kerlor l'avait réclamée.

Pélagie murmura avec aigreur :

—Elle sait pourtant que j'étais libre de mon après-midi.

Elle garda pour elle cette réflexion, et ce fut avec une figure béate et papelarde qu'elle se rendit à l'appel de sa maîtresse.

—Madame la comtesse a eu besoin de moi ?... Je suis désolée d'être rentrée si tard... Mais j'ai eu des achats à faire pour mon neveu Prosper... D'ailleurs, j'avais prévenu madame...

Hélène répondit :

—J'ai demandé simplement si vous étiez rentrée, Mme Crépin... Je vérifiais les notes des fournisseurs et je cherchais les factures du bois et du charbon.

Pélagie sursauta ; une étincelle passa dans ses petits yeux gris, que leurs paupières retombantes voilèrent.

Elle répondit avec une légère oscillation de tête :

—Ces notes sont dans mon bureau ; j'aurai oublié de les transmettre à madame après les avoir consultées comme je le fais toujours. Est-ce que le charbonnier aurait livré de la mauvaise marchandise ? Nous lui retirerions notre clientèle.

La comtesse répliqua :

—Alain ne s'est pas plaint ; mais il m'a fait observer que la fourniture touchait à sa fin et j'ai été un peu étonnée.

Pélagie eut de la peine à se maîtriser.

Ses lèvres minces se contractèrent. Elle murmura :

—Le valet de chambre aurait dû me prévenir.

—Sans doute, répondit Hélène, il avait l'intention de vous en parler, mais je crois qu'il a été surpris aussi.

Pélagie Crépin fit la révérence et alla chercher les papiers que la comtesse désirait.

Quand le mariage de son fils avait été décidé, la comtesse douairière, dans son intelligente sollicitude maternelle, s'était occupée du personnel domestique nécessaire aux jeunes époux.

Mariana, toujours en éveil, avait proposé une femme de charge, qui semblait des plus recommandable, selon Mme Vernier.

Elle n'avait pas ajouté que Pélagie Bassinot, femme et veuve Crépin, était cousine de Monique Aubierge, l'institutrice de Mlle Yolande de Guidelvinec. Mariana avait jugé inutile de faire allusion à cette parenté plus ou moins, la mode en Bretagne.

La veuve du greffier avait rempli les fonctions requises chez un député d'Ille-et-Vilaine ; elle ne les avait résignées et n'était venue dans le Finistère qu'après la mort de cet honorable législateur, un des plus gros propriétaires terriens de la contrée.

La bonne comtesse qui gardait toujours pour Mariana beaucoup d'affection et qui n'oubliait jamais qu'elle avait élevé Mlle de Sainclair, avait tout de suite accueilli favorablement Pélagie Crépin.

Hélène ne pouvait formuler aucune objection ; au contraire, elle devait se montrer reconnaissante envers sa belle-mère qui lui donnait une personne de confiance, dont l'expérience aurait de fréquentes occasions de s'affirmer dans le service important du jeune ménage.

Elle remercia donc la douairière.

Hélène ne savait pas ce qu'était un pareil train de maison. La chère enfant se souvenait confusément des tracasseries que la marquise de Penhoët avait assumés autrefois ; mais l'infortune était venue si vite.

Ce n'était pas lorsque l'orpheline habitait son petit appartement de la rue Saint-Donatien qu'elle aurait pu acquérir les notions qui lui manquaient ; donc l'avènement de Pélagie Crépin n'avait souffert aucune difficulté.

C'est alors que l'aventure du *Crédit général de l'Ouest* s'était produite.

La jeune comtesse de Kerlor, très courageusement, avait cherché de quelle façon elle pourrait atténuer la gêne qui allait en résulter.

Elle s'était entretenue avec Pélagie pour savoir si l'on devait maintenir certaines dépenses qui paraissaient superflues.

Mme Crépin, qui ignorait ce qui se passait, abonda néanmoins dans le sens de sa maîtresse. Pélagie croyait qu'il s'agissait simplement d'une de ces excellentes intentions dont font preuve tant de jeunes femmes, lorsque la fantaisie leur prend de se persuader qu'elles dirigent leur maison, fantaisie passagère après laquelle, une fois bien persuadées qu'elles n'y entendaient rien, elle retournent à leur boudoir pour s'y occuper exclusivement de leur toilette.

Mais quand la femme de charge vit que la jeune comtesse de Kerlor continuait à s'occuper des plus infimes détails, le bel optimisme montré par Pélagie s'évanouit et elle se demanda, très alarmée, si la première économie à réaliser n'allait pas être la suppression de sa charge.

Peu à peu, avec sa fermeté douce, Hélène avait pris l'habitude de se rendre compte de l'argent dépensé dans la maison. Pélagie Crépin avait dû en prendre son parti et communiquer ses livres à la comtesse, quand elle les lui demandait.

Lorsqu'on s'était installé à Paris, Pélagie avait espéré que la comtesse n'aurait plus le loisir de se montrer si attentive ; cela avait été une illusion de plus ; et Mme Crépin en était restée abasourdie.

La propriété du Parc-des-Princes, à la porte de Paris, au commencement du bois de Boulogne, était admirablement construite pour les deux ménages.

Elle se composait de deux hôtels contigus, jumeaux, à l'architecture semblable, qu'une élégante clôture séparait dans la cour, mais qui communiquaient par une galerie au premier étage.

Certes, on ne retrouvait pas dans le bois qui s'étendait derrière les habitations les magnifiques frondaisons du parc de Kerlor ; mais Georges et Firmin, en choisissant cette résidence d'hiver, se contentaient de ses avantages inappréciables.

Au printemps, les fleurs embaumeraient le jardin et les arbres pousseraient leurs bourgeons jusque dans les chambres ; ce serait ravissant.

Les deux ménages vivaient dans la plus grande intimité, tout en ayant son pavillon, ou plutôt son intérieur distinct.

On déjeunait chacun chez soi ; mais le soir, le dîner ressemblait à la même table toute la famille.

La comtesse douairière, qui s'était pourtant promis, au début de ce récit, de ne plus faire le voyage de Paris, avait suivi ses enfants.

Il lui était bien difficile de rester seule à Kerlor ; il aurait fallu que son état de santé l'y retint ; or, elle n'avait eu à subir aucune rechute depuis le mariage de Carmen, nous l'avons dit.

Le Dr La Roche avait déclaré que sa cliente avait besoin de distractions. Il avait aussi recommandé que, à la moindre indisposition, on fit appel à un médecin parisien.

L'excellente femme avait donc goûté la joie surhumaine de suivre ses enfants et de pouvoir embrasser à toute minute le petit Jean de Kerlor, le fils de Georges et d'Hélène.

Jean, qui avait cinq mois, était bien le plus adorable bébé que l'on pût voir.

Il avait les grands yeux d'Hélène, mais leur couleur se rapprochait plus de ceux de Georges.



Les cheveux étaient plus foncés que ceux de sa mère ; avec le temps, ils seraient bruns comme ceux de son père.

Très robuste déjà, l'enfant aurait la vigueur alerte des Kerlor.

Le Dr La Roche, malgré les protestations d'Hélène, n'avait pas voulu que la comtesse allaitât son petit garçon et il avait fallu prendre une nourrice.

C'était une robuste Bretonne, la fille d'un aubergiste, nommée Annette Kerjean, que Tanguy, le garde-chasse, avait épousée deux ans auparavant.

Annette avait été heureusement choisie.

Bien taillée, haute en couleur, la poitrine solidement développée, elle respirait la plus parfaite santé.

Elle était en outre très soigneuse et très propre.

Hélène, tout en regrettant de ne pas nourrir son enfant, reconnut qu'elle ne pouvait le confier en meilleures mains.

La femme de Tanguy avait gardé son costume national. Quand elle promenait son nourrisson, c'était une joie pour les curieux de voir cette grande et belle créature parée de sa coiffe en ailes d'oiseau sur le col plat de laquelle brillait la croix d'or traditionnelle.

Elle avait pour l'enfant le dévouement le plus absolu.

Le fils d'Hélène et de Georges avait été inscrit sur les registres de l'état civil sous le nom de Jean de Kerlor ; mais bientôt, en vertu d'une de ces caressantes corruptions de langage, que les câlineries des mères savent trouver sans les chercher, on ne le nommait que Fanfan.

Victor Hugo ne parle-t-il pas quelque part d'une grand'mère dont le petit-fils avait été baptisé Théodore, et qui avait fini par trouver moyen de l'appeler "Chon" ?

Fanfan était adoré. A côté de l'amour paternel et maternel, le culte de l'aïeule pour son petit-fils l'enveloppait, passion faite d'une tendresse légitime, d'une fierté douce et de la conviction que Jean de Kerlor serait le plus glorieux représentant de l'antique famille.

La comtesse douairière bénissait Hélène, qui était la cause de toutes ces pures joies.

L'aïeul sentait qu'elle lui devait toutes les grâces.

En voyant Georges si heureux, si éperdument épris, la maman reconnaissait une fois de plus combien son cœur avait été bien inspiré en parlant plus haut que sa raison.

Elle ne conservait aucun ressentiment de sa défaite. Hélène, d'ailleurs, chérissait sa belle-mère que l'on eût bien surprise en lui rappelant les préventions qu'elle nourrissait naguère contre la fille de la marquise de Penhoët.

Hélène n'avait-elle pas reçu du ciel une de ces natures si douces, si tendres, qu'il semble que tout mauvais sentiment doit forcément s'éteindre à leur contact ?

Elle entourait la comtesse de tant de filiales prévenances, de tant de ces petits soins si chers aux vieillards ; elle lui manifestait si délicatement son respect, son affection et sa profonde reconnaissance, que, peu à peu, la mère de Georges sentit s'évanouir ses résistances, en songeant aux rumeurs d'autrefois.

Fanfan réunissait donc autour de son berceau toutes les tendresses.

Il en avait encore gagné une, très ardente, très fougueuse, c'était celle de Carmen.

Mme de Saint-Hyrieix avait une façon de prendre Fanfan dans ses bras, de l'embrasser, de lui prodiguer les plus gracieux noms, qui aurait trompé un étranger sur la parenté de la jeune femme à son endroit.

En l'absence d'Hélène, on eût certainement juré que Carmen n'était pas la tante mais la maman de Fanfan.

Quelquefois Georges enlevait l'enfant des bras de sa sœur et disait :

— Chacun son bien.

Mme de Saint-Hyrieix était sur le point de se fâcher.

La douairière intervenait et disait avec un sourire plein de mansuétude :

— Georges a raison ; mais Dieu permettra bien que tu ne jalouses pas longtemps ton frère.

Carmen alors fronçait les sourcils, un tres-aïllement l'agitait ; elle sentait des larmes monter à ses yeux.

Fanfan, qui voulait être cajolé par tout le monde à la fois, tout en ayant déjà ses préférences, tendait ses petits bras à sa tante : les bébés se sentent mieux dans un giron féminin.

Carmen le reprenait avec passion, mais Hélène survenait et c'était elle qui départageait le frère et la sœur en leur enlevant son fils.

Le petit Fanfan avait déjà deux dents, ce qui émerveillait la comtesse douairière.

Elle se rappelait les dates auxquelles ces grands événements s'étaient produits dans la jeune existence de Georges et de Carmen.

C'était décidément Jean de Kerlor qui s'était montré le plus cocce.

Hélène goûtait toutes les délices de l'amour heureux, de l'amour partagé, de l'amour éternel.

Dans l'hôtel du Parc-des-Princes, ce n'étaient que rires étincelants, larmes de joie, baisers tapageurs, divines et bienfaisantes folies. C'étaient réellement un nid de bonheur.

Saint-Hyrieix, malgré sa gravité diplomatique, était imprégné lui-même de cette atmosphère de félicité.

Le charme ineffable que sa belle-sœur répandait autour d'elle le pénétrait. Il avait pour Hélène et pour Georges une affection aussi vive que sa nature le comportait.

D'ailleurs, Kerlor lui avait sauvé la vie sur la grève où avait échoué son corps inerte, et il ne l'oublierait jamais.

Saint-Hyrieix attendait toujours la mission qui devait le mettre en évidence auprès de ses supérieurs.

Quand il avait quitté Kerlor, le lendemain du naufrage, il s'était rendu à Paris, nous le savons.

Au moment où il allait se présenter au ministère des Affaires étrangères, il avait appris qu'il n'y avait probablement plus de ministre.

En effet, une discussion entamée à la Chambre devait se terminer par la chute du cabinet.



Fanfan réunissait autour de son berceau toutes les tendresses. — P. 813, col. 2

Saint-Hyrieix s'était demandé s'il n'agirait pas sagement en retournant à Kerlor, pour y attendre les événements ; mais les pronostics de la presse parlementaire mentionnaient dans une liste probable le nom du marquis de Birague, le protecteur, l'ami de Saint-Hyrieix. Celui-ci voulait être le premier à saluer le grand homme d'État, quand il franchirait le seuil du palais du quai d'Orsay.

La crise avait duré dix jours, et s'était dénouée par un replâtrage. Birague restait à Stocklohm. Saint-Hyrieix se résigna à se présenter devant le nouveau ministre, qui avait dans le précédent cabinet le portefeuille de l'instruction publique et qui s'était contenté de permuter.

Celui-ci accueillit très bien Firmin et lui donna l'occasion de montrer ses talents ; seulement, l'occasion était beaucoup moins pompeuse que ne l'avait rêvé Saint-Hyrieix.

Il fut chargé d'une enquête sur le bi-métallisme et l'étalon d'or. Le mari de Carmen se dit qu'il n'y avait pas de petites missions pour un aigle de son envergure ; il accepta avec un tel empressement qu'il quitta Paris le lendemain de son entrevue avec le ministre.

Il revit toutes les capitales européennes, où il étudia le palpitant problème. Il refit donc, à peu près, son voyage de noces, mais sans sa femme, à laquelle il écrivait de très longues lettres, bourrées d'expressions techniques autant que birarres.

Saint-Hyrieix était resté plus de trois mois à l'étranger. Le vo-

lumineux dossier qu'il rapportait de ses multiples pérégrinations avait été enregistré au ministère des Affaires étrangères.

Le diplomate, qui pouvait joindre à ses titres celui d'économiste distingué, emporta les plus flatteuses félicitations du ministre, qui lui promit une nouvelle mission, dans un délai assez court.

Firmin avait pu se consacrer à la vie de la famille. Il s'était un peu étonné en découvrant qu'elle avait des enchantements insoupçonnés de lui jusqu'alors.

Ingénument, il montra son état d'âme à Carmen, qui le regarda stupéfaite. Il sourit complaisamment, très satisfait de montrer à sa femme qu'elle ne le connaissait pas encore.

L'harmonie la plus complète semblait régner dans la propriété du Parc-des-Princes.

Georges, cependant, ne jouissait pas d'une quiétude d'esprit aussi complète qu'il l'eût désiré.

Nous savons combien M. de Kerlor était peu fait pour une existence sédentaire.

Il s'étonnait lui-même de pouvoir rester ainsi dans l'inaction, admirant une fois de plus sa femme qui savait le retenir ainsi auprès d'elle.

C'est lui qui recherchait le joug, c'est lui qui trouvait un plaisir indicible à s'enchaîner, à se faire son esclave volontaire.

Hélène n'abusait pas de son pouvoir ; sa tyrannie était si douce que Georges ne pouvait pas s'y soustraire.

Cependant, la naissance de Jean avait rappelé aux deux époux qu'ils ne devaient pas s'absorber ainsi dans une félicité excluant tout ce qui n'était pas leur amour.

Le réveil s'était produit. Leur bonheur entraînait dans une nouvelle phase, mais leur imposait d'autres devoirs.

Hélène, dans sa gravité attendrie, l'avait fait doucement observer à son mari.

Georges avait embrassé sa femme et s'était écrié :

— Il faut penser à l'avenir de Fanfan !

Les deux époux, par cette froide soirée de décembre, étaient au salon en compagnie de Firmin et de Carmen.

La comtesse douairière, conservant les habitudes de Bretagne, autant que les obligations mondaines le lui permettaient, s'était couchée de bonne heure.

Saint-Hyrieix, enfoui dans un grand fauteuil, plongé dans la lecture du *Journal Officiel*, des *Débats*, édition rose, et du *Temps* ne prenait plus part à la conversation.

Carmen, isolée, travaillait à un ouvrage au crochet.

Annette Kerjean avait couché le petit Fanfan, que ses parents avaient couvert de baisers avant qu'on l'emportât dans son berceau.

Christiern, le lévrier suédois, assistait à ce coucher. La queue frétilante, il paraissait beaucoup s'intéresser à cette opération.

Ses tendres yeux avaient regardé alternativement tous les assistants, puis s'étaient fixés sur Fanfan.

Si le chien avait pu parler, il aurait dit certainement :

— Quand est-ce donc que ce petit garçon pourra jouer avec moi ? . . . Je suis tout prêt à le porter sur mon dos et à le ravir par mes cabrioles . . . Car je suis un bon chien, moi ! . . . Tout le monde le sait bien ici . . . Je suis obéissant, sage, dévoué . . . Est-ce que je ne pourrais pas commencer par rester au pied de ce berceau ? . . . Ce serait si bien ma place !

Georges et Hélène se serrèrent les mains.

— Fanfan n'a pas été long à s'endormir, dit Kerlor.

— Le cher mignon a joué toute la journée ; il était fatigué.

— Comme il est heureux, lui !

— Et toi, Georges, ne l'es-tu pas ?

M. de Kerlor reprit d'une voix grave :

— Au point que je m'inquiète parfois de ce bonheur si parfait.

Hélène le regarda, subitement attristée.

— Oui, poursuivit M. de Kerlor, et vous-même, ma chère femme, vous avez des soucis, bien que vous fassiez tout au monde pour que je ne m'en aperçoive pas.

— Vous vous trompez, mon ami.

— Pourquoi vous en défendre ? Ne vous ai-je pas dit déjà qu'il était nécessaire de nous préoccuper de l'avenir de notre fils ?

C'était en effet la deuxième fois qu'il prononçait cette phrase.

— N'est-ce pas un peu tôt ? fit Hélène en retrouvant son adorable sourire.

Georges poursuivit :

— Si nous étions seuls, je vous étonnerais par ma philosophie et je ne demanderais rien de plus au monde que de vivre en nous aimant, mais nous avons un enfant !

— Vous voulez qu'il soit riche ?

— Je veux qu'il puisse dignement porter son nom.

— Cela sera.

— Il faut pour cela que je répare la brèche faite à notre fortune.

— Mais, mon ami, la somme qui me revient de la succession de

mon père n'est-elle pas à peu près égale à celle que vous avez perdue ?

— Ces Mexicains qui doivent la verser tiendront-ils leurs engagements ?

— Je le crois.

— Ils ont montré tant de duplicité envers votre père, qu'il est bien permis de douter de leur sincérité future.

— Cependant, mon ami, vous avez examiné les termes de la transaction intervenue ; maître Nerville, avec son expérience des affaires, a trouvé tout cela régulier ; je me demande si je dois partager vos craintes.

M. de Kerlor répondit :

— Ces gens doivent effectuer un premier versement le 15 avril prochain . . .

— Nous saurons donc bientôt s'ils feront honneur à leurs signatures.

Georges eut un mouvement.

— Je vous demande pardon, ma chère Hélène, de troubler votre quiétude . . . Vous savez que je ferais tout au monde pour vous éviter un ennui ; mais vous me permettrez de m'exprimer librement.

— Certainement, Georges.

— Eh bien ! j'admets que vous rentriez en possession de cinq cent mille francs dont on a voulu vous spolier . . . Je n'aurais pas, moi, réparé l'imprudence que j'ai commise en confiant la fortune de Kerlor à ce Ronan-Guinec, à ce misérable !

Les yeux du comte étaient devenus soudainement très durs tandis que ses poignets se crispèrent nerveusement.

Hélène eut un doux geste pour apaiser cet emportement naissant. Elle répondit :

— Je ne veux pas disculper cet homme.

— Vous n'y parviendriez pas.

— Seulement, je vous ferai observer, mon ami, que cet argent aurait pu être perdu le plus loyalement du monde.

— Et comment cela ?

— Ne voit-on pas tous les jours des spéculations, qui paraissent très sûres, très honorables et qui se terminent par la ruine ?

— Si je n'avais pas été volé . . .

— Il faut oublier ce déboire.

— A la condition de le réparer . . . C'est vrai, Hélène, votre raisonnement est juste ; mais précisément, puisque aujourd'hui la fortune est aussi difficile à acquérir qu'à garder, puisque les besoins de la vie moderne augmentent sans cesse, puisqu'il faut beaucoup travailler pour être à l'abri d'une catastrophe comme celle qui a failli nous ruiner, je veux que notre fils n'ait pas à redouter ces brusques fluctuations de la fortune . . . Voilà pourquoi j'entends reconstituer son patrimoine d'abord et l'augmenter ensuite.

La jeune mère s'écria :

— Vous n'aurez pas plus d'ambition que moi quand il s'agira de notre fils . . . Je vous approuve sans réserve . . . Seulement, mon cher bien-aimé, attendons que Jean ait un peu grandi.

M. de Kerlor eut un geste de vivacité, un léger frapement des pieds comme s'il ne voulait pas admettre le moindre obstacle. Il reprit :

— L'inaction me semble coupable.

— Par exemple !

— Je voudrais déjà être à l'œuvre . . . Pour vous, Hélène, pour notre petit Jean.

— Que comptez-vous faire ?

— Mes projets sont encore vagues ; je ne commencerai à les mettre à exécution que lorsqu'ils seront solidement établis et que vous les aurez approuvés . . . Cela ne tardera pas.

M. de Saint-Hyrieix se leva.

— Dites donc, Kerlor, fit-il, vous savez qu'ils n'ont eu en réalité que douze voix de majorité.

Georges crut entendre de l'hébreu.

— Mais oui, expliqua Firmin, il y a eu des rectifications au procès-verbal de la dernière séance . . . Il aurait suffi de changer la couleur de sept bulletins pour que le ministère fût renversé.

Georges entendait mieux, mais il n'était pas précisément disposé à suivre son beau-frère sur le terrain politique.

— Ils ont du plomb dans l'aile, poursuivit Saint-Hyrieix . . . Ces gens-là tomberont avant la fin du mois . . . Alors, Birague viendra . . . Je défie le président de faire un autre choix.

Et comme M. de Kerlor ne répondait pas, Firmin lui tendit le journal qui avait de vagues apparences de Bible, tant les feuillets en étaient nombreux, à cause de la discussion interminable de la veille.

— Tenez, mon cher Kerlor, voyez vous-même l'*Officiel*.

— Grand merci ! répliqua le comte, je craindrais de vous en priver.

— Vous n'en voulez pas ? . . . Eh bien ! je vais relire les discours avant de m'endormir.

Il se tourna vers sa femme :

PIERRE DE COURCELLE

A suivre

CHOSSES ET AUTRES

—A l'exposition horticole tenue dans le Massachusetts, un jardinier exhiba 116 raretés de pois d'odeur.

—Le drap Whip Cord se vendra beaucoup cet été pour costumes de dames et vêtement de voyage.

—Presque tous les poissons se servent de leurs dents pour prendre leur nourriture, mais ils ne mastiquent pas leurs aliments.

—Un tissu très en faveur cette année sera la grenadine, soit noire, soit en couleurs. On parle aussi de brochés laine et soie, de tissus écossais en nuances vives, de tous les tons de la gamme de l'arc-en-ciel.

—La coiffure en vogue, cette année, est le *toquet*. On en porte en velours, en crin pailleté, en feutre, on en portera en gaze et en tulle uni ou pailleté. On les garnit simplement de côté, avec une aigrette, une plume, un piquet de fleurs.

UN SEUL MOYEN

Pour éviter les maladies de poitrine, c'est de prendre quelques doses de *Baume Rhumal* au premier symptôme de la maladie.

—Un journal de cuisine donne cette recette pour raccommoier les œufs dont la coquille est fêlée et qui risqueraient de se vider pendant la cuisson.

Il suffit de frotter la fêlure avec du jus de citron et on peut faire cuire l'œuf à la coque sans danger.

Hélas ! cela ne réussit pas pour les têtes fêlées.

—“Zingoville,” c'est le nom qui conviendrait à Beira, ville située sur la côte orientale d'Afrique.

Les maisons particulières, les édifices publics, casernes, magasins, hôtels, tout est en zinc peint de différentes couleurs.

Un tramway sillonne la ville en tous sens et son roulement rend un son métallique bizarre.

Les cercueils sont aussi fabriqués en zinc, et les habitants de Beira vivent et meurent dans le zinc.

—La dernière nouveauté dans l'industrie du bois est la fabrication, avec de la pâte de bois, d'une espèce de tapisserie imitant le cuir et qui est appelée sans doute à un grand succès pour la décoration des chambres. Une fabrique va, paraît-il, être construite à Gothembourg, dont le coût est estimé à 600,000 couronnes. L'invention a été faite par M. Haere, un norvégien qui a pris des brevets partout. Comme chef de l'exploitation de Gothembourg figure l'ingénieur comte Hamilton Hellekis.

—Au cours d'un voyage d'exploration dans l'île de Mindanao (archipel des Philippines), un botaniste allemand a découvert tout dernièrement une fleur étrange à laquelle les indigènes ont donné le nom de *bolo*.

Cette fleur, à cinq pétales, ne mesure pas moins de quatorze pieds de circonférence. Le plus petit bouton est aussi gros qu'une tête d'enfant, la tige a 2 ou 3 pouces d'épaisseur.

Le *bolo*, détail singulier, ne se rencontre que près du sommet des plus hautes montagnes de l'archipel, et notamment sur le mont Apo, à une altitude de onze à quatorze cent verges.

Il se présente sous la forme d'un véritable bouquet de fleurs couvrant quelque 140 pieds carrés de superficie.

Le botaniste allemand affirme avoir cueilli une de ces fleurs dont le poids atteignait 20 livres ! A sa connaissance, c'est la plus grosse fleur de la création. Elle appartient, suivant lui, à l'espèce des *rafflesia*, plantes géantes découvertes à Sumatra, il y a peu d'années.

PREVENIR ET GUERIR

Voilà le but suprême du *Baume Rhumal*, faites-en l'essai. Seulement 25c.

JOURNAL DE MODE

Madame.—Voulez-vous être toujours élégante sans que le budget de votre toilette soit dépassé ? Consultez le journal de mode *La Saison*, c'est un guide sûr pour la femme économe qui tient à être habillée avec goût et distinction.—Abonnement d'essai de 3 mois : 60 cents.

Un numéro spécimen de *La Saison* est adressé gratuitement et franco à toute personne qui en fait la demande à MM. Lebègue & Cie, éditeurs, 30, rue de Lille, Paris.

LE KLONDYKE

La découverte d'un précieux remède tel que le *Baume Rhumal* est plus précieuse que celle de tous les placers du Klondyke.

LES ÉCHECS

LE CHAMPIONNAT DU CANADA

Lundi, 11 avril, a commencé à Toronto le grand tournoi d'échecs pour le championnat du Canada. Presque toutes les provinces ont envoyé des représentants à ce match.

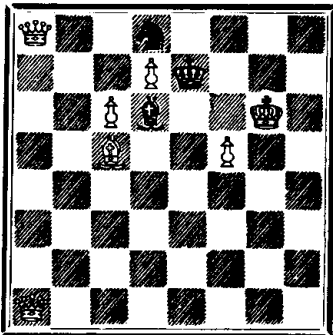
Le cercle canadien-français St-Denis, si bien connu, y a délégué deux de ses forts joueurs : MM. C. Germain et Golstein, qui sauront maintenir, là-bas, leur bonne réputation et faire sonner haut notre Cercle Saint-Denis ; nos bons amis de Saint-Hyacinthe et des Trois-Rivières iront aussi, dans le même but, et obtiendront la même fin.

Nous leur souhaitons grands succès et nombreux lauriers à leur retour.

PROBLÈME No 206

Composée par M. E. Pradignat

Noirs—3 pièces



Blancs—6 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

Solution du problème No 20

Blancs                      Noirs  
1 D 1 TR                      1 ?  
2 Mat selon le coup des Noirs.

NOUVELLES A LA MAIN

Dangereux.

Madame.—Je trouve absurde de dire que s'embrasser peut-être dangereux. Quelle maladie peut s'attraper ainsi ? Monsieur (grommelant).—Le mariage, ma chère.

Louise (neuf ans), avec sympathie.—Songe donc, maman, nous avons vu un tableau représentant les premiers chrétiens et une bande de lions et de tigres qui les dévoraient.

Marcelle (sept ans), avec des marques de sympathie encore plus vives.—Oui, et il y avait, à droite, un pauvre tigre qui n'en a pu avoir un seul petit morceau.

Le docteur X... à quelquefois le mot plaisant.

Un de ses clients, mari d'une charmante jeune femme, lui disait dernièrement après une consultation :

—C'est que, vous savez, je tiens à la vie, je ne veux pas mourir encore...

—Vous avez tort, riposta le docteur... Votre femme ferait une bien jolie veuve !

Vos poumons sont-ils faibles ?

Avez-vous la consommation, le catarrhe, l'asthme, ou la bronchite ? Le remède **Canabis Sativa, du Dr Steven's**, vous guérira.

Il a guéri plusieurs cas de consommation, de pulmonie réputés sans espoir par d'éminents physiciens. Ses pouvoirs sont attestés par des membres puissants de la profession médicale ; par des hommes d'affaires d'une haute importance ; par des centaines qui doivent leur vie à ses merveilleux effets pour renforcer les poumons, atténuer l'inflammation, renouveler les éléments vitaux du sang et créer la force.

J'ai une si grande foi en l'efficacité du remède "Canabis Sativa ;" je suis si convaincu qu'il guérira la consommation, le catarrhe, l'asthme et tous les maux de la gorge ou des poumons que j'enverrai un paquet suffisant pour douze jours de traitement, absolument sans charge, droits payés, à toute personne souffrante qui m'enverra un exposé exact de son état. Je ne dis pas qu'un paquet effectuera une guérison complète, mais je crois qu'il en résultera une si grande amélioration que le traitement sera continué jusqu'à guérison complète.

CE QU'IL A FAIT FOUR D'AUTRES

PETERBORO, ONT., Canada, octobre, 13, 1877.

J'étais un contremaître dans les chantiers de bois quand je devins malade et, étant inquiet de l'ouvrage, je m'exposais beaucoup : je pris froid et après m'être remis, j'eus une rechute qui détermina une inflammation des poumons.

Les médecins m'abandonnèrent. Un abcès se forma au bas du poumon gauche et aboutit extérieurement. Au temps où j'achetai votre médecine j'allais plus mal de jour en jour. Chacun pensait, et moi de même, que la mort seule pourrait mettre fin à mes souffrances.—Je commençai à faire usage du "Canabis Sativa" le 1er février 1876, et, après avoir pris trois ou quatre paquets, l'abcès était arrêté et, pour la première fois depuis plus de trois ans et trois mois, j'étais capable de me lever seul de mon lit.

Depuis le 22 janvier 1873 au 15 mai 1876, je n'avais pas été capable de me lever de mon lit une fois tout seul, ni rester sur mon dos dix minutes, ni passer une demi-journée entière hors du lit et j'avais dépensé environ \$1,400 sans profit ou à peu près. Je n'ai dépensé que quelques cents, environ \$20 pour votre médecine et déjà je suis bien.

Il y a maintenant onze mois que j'ai abandonné mon lit et je suis vigoureux et bien portant ; sans aucune douleur ni aucun symptôme de la maladie. Pendant les derniers six mois j'ai pu faire une vie régulière. L'automne dernier, j'ai fauché et emmagasiné le grain.

Février 23, 1898.—La santé de M. Hamilton est encore bonne.

ROBERT A. HAMILTON.

W. . NOYES. 820, Powers Block, Rochester, N.-Y.

Le docteur Ladose arpentait le vestibule d'un air de grande contrariété. De fait, il était hors de lui.

C'est un sportsman enragé, et il avait négligé ses occupations pour aller faire l'ouverture de la chasse. Mais, chose exaspérante, il revenait absolument bredouille.

—Pas de gibier, monsieur ? demanda le vieux serviteur.

—J'ai eu une fichue journée, Jacques. Pas tué un seul moineau.

Et, Ladose jeta avec colère sa gibecière dans un coin.

—Vous avez perdu une belle journée, monsieur, dit Jacques.

Le docteur.—Il est venu des clients ? Jacques.—Nous n'avons pas eu moins de neuf clients aujourd'hui. Et vous qui étiez sorti pour essayer de tuer quelque chose ! Vous auriez bien mieux fait de rester à la maison.

Et le docteur Ladose n'a jamais su comment Jacques l'entendait.

La Lumière du Monde

OU NOTRE SAUVEUR PAR L'ART.

La publication a coûté plus de \$100,000. Contient près de 200 pages complètes de gravures concernant le Sauveur, par les grands maîtres. Ce n'est pas une vie du Christ, mais une exposition de tous les chefs-d'œuvre sur le Christ. On n'a rien publié jusqu'ici de semblable. Les agents prennent de trois à vingt commandes par jour. Le livre est tel que tous ceux qui le voient veulent l'avoir. Paru depuis moins d'un an, il en est déjà à sa vingt-cinquième édition, quelques éditions s'élevant à 18,500 exemplaires. Les presses marchent nuit et jour pour remplir les commandes. Un coup-d'œil sur ces gravures équivaut à un tour fait dans les galeries d'art de l'Europe. L'Ermitage, le Prado, les Uffizi, les Pitti, le Louvre, le Vatican, le National de Londres, le National de Berlin, le Belvédère et autres galeries célèbres de l'Europe ont mis leurs trésors les plus beaux et les plus rares à notre disposition, pour les faire admirer dans notre ouvrage. LE PREMIER COUP-D'ŒIL JETE SUR LES GRAVURES, DIT UN ADMIRATEUR, A FAIT COULER LES LARMES DE MES YEUX. J'ai fait, avec ce livre, \$150 dès la première semaine, dit un autre. Des hommes et des femmes se sont achetés des propriétés en vendant ce livre. Hommes ou femmes d'une bonne conduite peuvent aussi se créer une position ici, pour travail de bureau et correspondance avec les gens de leur territoire. Pour informations complètes, s'adresser à A. P. T. Elder, éditeur, 189, Michigan Ave., Chicago, Ill., Premier Etage.

MONFORT HOTEL

SITUÉ A MONFORT

SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous. Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les Sportmen y trouveront sport et confort complets. Conditions raisonnables.

J. H. CHALES, Propriétaire.

BANQUE D'EPARGNE

De la Cité et du District de Montréal

L'assemblée générale annuelle des Actionnaires de cette banque aura lieu en ses bureaux, rue St-Jacques, le

MARDI, 3 mai prochain, à 1 heure après-midi,

pour y entendre lecture du rapport annuel, et y procéder à l'élection des Directeurs.

Signé :

H. BARBEAU, Directeur.

Montréal, 1er avril, 1898.

ON DEMANDE

Pour un ancien établissement, homme ou femme bien élevés, ayant de bons principes religieux, pour remplir les fonctions de directeur, faire le travail de bureau et la correspondance de la maison. Maison d'affaires établie depuis longtemps déjà. Traitement \$900. Envoyer adresse avec timbre pour réponse et recevoir les conditions, à A. P. Elder, Directeur général, 189, avenue Michigan, Chicago, Ill.

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30c.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

**VICTOR ROY & ALPH. CONTENT**

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

**DR BERNIER**

**DENTISTE**

60, rue Saint-Denis

**MONTREAL**

**HOMMES FAIBLES**



jeunes et vieux — Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité — faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Écrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

**PASTILLES Dr. JEAN**

\$1.00 le flacon. Par le mail, cacheté, franc de port  
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**  
Adressez: B. Poste Boîte 187, Montréal, Can.

**U. PERREault**

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque. Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.  
Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**.  
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

**ADRESSE SAUVÉE**

**Photographes**

No 360 RUE ST DENIS  
TEL. BELL 7283. MONTREAL  
— MARCHAND 843 P.O.

Avez-vous besoin d'une montre ?



Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux; Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte Dueber est gravée, la couche d'or est épaisse. — Ne s'use pas. Grands pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner: si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50: ce n'est que juste.

L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.

Royal Manufacturing Co.  
554 Dearborn St., Chicago

**ST-NICOLAS** journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 frs, Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ohs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie  
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD,



Fausse dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

23874



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

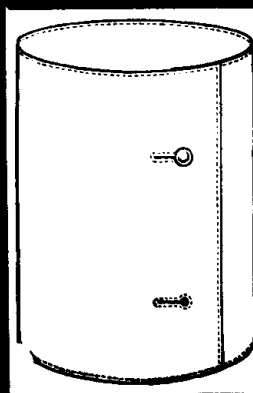
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

DE MÉFIER DES CONTREFAÇONS

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ince)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.



**CHAPEAUX | CHAPEAUX |**

Nous venons justement de recevoir, des principales maisons d'Angleterre, de France et des Etats-Unis, ce qu'il y a de plus nouveau, et les prix sont excessivement bas. Les formes, pour ce printemps, sont remarquablement bien choisies.

Comme d'habitude, notre assortiment de chemises et de merceries défie toute compétition sous le double rapport de la qualité et du bon marché.

Chemises à ordre, \$18.00 à \$24.00 la douzaine Ce département a acquis une réputation dont nous sommes fiers, et plus que jamais nous sommes résolus à la soutenir.

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

**LA NOUVELLE REVUE**

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

	Un an	6 mois	3 mo
ABONNEMENT	Paris et Seine 50f	28f	14f
	Départements 56f	29f	15f
	Etranger....	62f	32f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

**PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT**

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Par ce patenté, pas de paye. **MARION & MARION, EXPERTS.** No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398. Mentionnez ce Journal.

50 YEARS' EXPERIENCE

**PATENTS**

TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

**Scientific American.**

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newdealers **MUNN & Co.** 361 Broadway, New York Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.



LE SEUL

journal illustré des dames qui publie environ cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON

50, Rue de Lille, Paris  
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous conviendra qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous

**LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE**

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine. Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

**LOUIS-J. BELIVEAU**

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'écriture Droite," par J. Ahern.

**UN PRÊTRE**

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les **PILULES ANTONIO** toniques, réparatives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 18, P. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

**"La Presse"**

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION:

**60,508**

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LISEZ LE

**Monde Canadien**

La grande revue hebdomadaire DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, agriculture, feuilleton, nouvelles de tous les pays etc.

ABONNEMENT,

Ville et Campagne... \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Bruchési, Mgr Lafleche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,

G.-A. Nantel Editeur-propriétaire

J.-A. Carufel, Administrateur.